

Le parti d'en rire

Une comédie de

Philippe Danvin

1 h 40 environ

Distribution (9 personnages: 4 h, 5 f, ou 3 h, 6 f.) :

Les hommes : Pierre, Louis et Célio.

Les femmes : Lucie, Maguy, Héléna, Léandra et Francesca.

Un homme ou une femme : le (ou la) journaliste.

DECOR : un intérieur contemporain.

Côté jardin : le coin salon

Côté cour : le coin salle à manger.

Dans le fond, côté jardin : une porte.

Dans le fond, côté cour, une porte cachée par un pan de mur.

A l'avant-scène, côté cour : la porte de la cuisine.

SACD

SCENE 1 : LUCIE, PIERRE et LOUIS

LUCIE, *rentrant*. – Ce rôle de bonniche ne me plaît pas.

PIERRE. – Tu n'es pas une bonne mais une sorte de gouvernante.

LUCIE. – Une sorte ? On dirait une espèce animale en voie de disparition.

PIERRE. – Il s'agit d'encadrer au mieux son fils durant quelques mois puisque monsieur Laverdure est aux Etats-Unis.

LUCIE. – Mais il est assez grand pour tout faire lui-même. Les gouvernantes, c'était bon au dix-neuvième siècle. Nous sommes au troisième millénaire.

PIERRE. – Eh bien, au troisième millénaire, dans la bonne société, on a toujours recours à... à du personnel de maison, voilà.

LUCIE. – Me voilà ravalée au rang d'une soubrette.

PIERRE. – Mais non. Et puis, ton horaire est souple et en habitant si près, tu peux couper ta journée, rentrer si le cœur t'en dit.

LUCIE. – Mais pas aux heures de repas : je serai la cuisinière...manuelle, pas électrique !

PIERRE. – Comme tu ne travaillais pas, tu as à présent une occupation...financièrement très intéressante.

LUCIE. – En avons-nous besoin ?

PIERRE. – C'est plus qu'un complément et puis nous devons être ici pour l'encadrer.

LUCIE. – Encadrer Laverdure junior... Et pourquoi une si grande maison pour lui tout seul ?

PIERRE. – Parce que des...des gens vont bientôt arriver et s'installer ici un certain temps.

LUCIE. – Qui ?

PIERRE. – Nous en parlerons tout à l'heure à la maison.

LUCIE. – Pourquoi pas maintenant ?

PIERRE. – L'affaire est délicate et... (*Il voit Louis rentrer.*)

LOUIS. – Bonjour Pierre. Rebonjour Lucie.

PIERRE. – Bonjour Louis. Vous voilà plus riche d'une gouvernante.

LUCIE. – Je me demande ce que je vais gouverner.

PIERRE. – Si tu allais nous chercher des rafraîchissements, Lucie.

LUCIE, *révérences à l'appui*. – Bien, Monsieur. Que ces messieurs désirent-ils boire ?

PIERRE. – Pour rappel, nous sommes au troisième millénaire, Lucie.

LOUIS. – Un peu d'eau suffira.

PIERRE. – Adjugé.

LUCIE. – Bien Messieurs, ces Messieurs seront satisfaits. (*Elle sort.*)

SCENE 2: PIERRE et LOUIS, puis CELIO

LOUIS. – Elle a un côté rétro, vous ne trouvez pas ?

PIERRE. – Disons qu'elle a du mal à bien cerner son rôle.

LOUIS. – Et moi, j'ai un peu de mal à bien cerner le vôtre.

PIERRE. – Etant l'homme de confiance de votre père, il a donc souhaité que je m'occupe de vous.

LOUIS. – Quelle idée de partir aux Etats-Unis !

PIERRE. – Ses affaires l'ont appelé là-bas. Il est ambitieux et il l'est pour vous également.

LOUIS. – On va donc reparler de politique. Ce qui ne me dérange pas: j'en rêve aussi.

PIERRE. – Vous êtes déjà conseiller municipal mais son souhait est de vous voir maire de cette petite ville.

LOUIS. – Alors que lui en a été incapable.

PIERRE. – Les élections ont lieu l'an prochain. Mais il y a d'abord un problème lié à votre image à régler.

SACD

LOUIS. – Mon image ?

PIERRE. – Elle pose problème parce que nous sommes à la campagne. Ici les valeurs traditionnelles ont encore toute leur importance : un candidat doit être hétérosexuel.

LOUIS. – Mais tout évolue.

PIERRE. – Pas ici ou en tout cas très lentement. Vous devez vous marier... avec une femme et si vous voulez encore bénéficier d'un certain train de vie...

LOUIS. – Je dois me plier à ses volontés, je sais. Je ne sais même que cela.

PIERRE. – ...et continuer à occuper un poste enviable dans sa société, vous n'avez pas le choix : vous devez également devenir père.

LOUIS. – Devenir en même temps père et maire, ça fait beaucoup pour un seul homme, non ?

PIERRE, *agacé*. – Vous êtes immature, Louis. La vie est une chose sérieuse.

LOUIS. – Devenir père pour perpétuer la dynastie, pour que le rejeton prenne plus tard la succession.

PIERRE. – Utilisez les mots que vous voulez, l'enjeu est clair si vous ne voulez pas finir sur la paille.

LOUIS. – Le vieux salaud.

PIERRE. – Je vous en prie : pas de vulgarité.

LOUIS. – J'oubliais les bonnes manières chères à papa... pardon « Père » parce que j'ai rarement eu le droit de l'appeler « Papa ».

PIERRE. – Je n'ai pas à juger l'éducation que vous avez reçue.

LOUIS. – Très bonne éducation. Heureusement que maman était là pour l'affection.

PIERRE. – Je l'ai peu connue. Je venais d'être engagé par votre père quand elle est décédée.

LOUIS. – Un père qui me préfère hétérosexuel... au point de me couper les vivres si je fais de la résistance... et j'en fais : je n'aime pas les femmes.

PIERRE. – Vous apprendrez si pas à les aimer, du moins à en aimer au moins une.

LOUIS. – Pour faire semblant, pour la couverture... parce que sous la couverture, ça ne m'intéresse pas.

PIERRE. – Avez-vous essayé au moins ?

LOUIS. – Essayé ? On dirait que vous me proposez d'aller goûter une cuisine exotique.

PIERRE. – Ne serait-ce pas vous qui la préférez alors que vous n'avez pas goûté à la cuisine traditionnelle ?

LOUIS. – Soyons clair : j'ai toujours aimé les hommes et plus particulièrement un depuis un bon bout de temps. (*La porte s'ouvre. Un homme rentre.*) Quand on parle du loup...

CELIO. – On voit sa queue. (*Apercevant Pierre.*) ...Pardon, Loulou... heu... Louis... je tombe comme un cheveu dans la soupe.

LOUIS. – Et nous parlions justement de cuisine. Voilà mon plat exotique. Rectification : un plat italien.

CELIO, *saluant Pierre*. – Monsieur Leroy.

PIERRE, *saluant Célio*. – Monsieur Lipi... mais nous nous connaissons déjà un peu : appelez-moi Pierre.

CELIO. – Et moi Célio.

LOUIS. – Célio, peux-tu patienter quelques minutes à côté, s'il te plaît ? Monsieur Leroy et moi devons parler.

CELIO. – Pas de souci. (*Saluant Pierre.*) Au revoir.

PIERRE. – Au revoir. (*Il sort.*) Revenons à nos moutons donc à votre bergerie. Cette grande maison possède plusieurs chambres d'amis qui vont accueillir des femmes.

LOUIS, *surpris*. – Des femmes ?

PIERRE. – L'une d'elles deviendra votre épouse, Louis. S'il le faut, j'ai carte blanche, je peux vous en présenter beaucoup.

LOUIS. – Je n'ai pas besoin d'un harem.

SACD

PIERRE. – Mais vous avez peu de temps devant vous pour imposer votre image d'époux, de père respectable pour ensuite gagner la confiance de vos électeurs.

LOUIS. – J'aime la politique mais pas les femmes, désolé.

PIERRE. – Vous aimez le confort, le luxe, les endroits chics. Pourriez-vous renoncer à tout cela ?

LOUIS. – ...

PIERRE. – Votre silence est éloquent.

LOUIS. – C'est vrai que je pourrais difficilement m'en passer.

PIERRE. – Et de Célio ?

LOUIS. – Impossible.

PIERRE. – L'aimez-vous au grand jour ?

LOUIS. – Avec père, il fallait que nous nous cachions...

SCENE 3: LUCIE, PIERRE et LOUIS, puis CELIO

LUCIE, *rentrant en portant un plateau avec deux verres.* – Voilà les rafraîchissements.

PIERRE. – Où étais-tu passée ?

LUCIE. – A la fontaine. Aller et retour, un kilomètre de marche avec une grande cruche. Au dix-neuvième siècle, le personnel de maison se déplaçait à pieds. (*Elle lui tend le plateau, il prend un verre.*)

PIERRE, *prenant le verre.* – Merci. Tu n'en ferais pas un peu trop ?

LOUIS. – Laissez, Pierre, j'adore. (*A Lucie. Elle lui tend le plateau, il prend l'autre verre.*) Merci. Comme vous avez dû avoir l'air... cruche !

PIERRE, *à Louis.* – Vous n'allez pas vous y mettre vous aussi ?

LOUIS. – Détendez-vous, Pierre.

PIERRE. – Non, sérieusement Lucie, où étais-tu passée ?

LUCIE. – A la fontaine, je t'ai dit. Non, je te raconte une fable. (*Elle pose le plateau sur la table de la salle à manger.*)

PIERRE. – Arrête, s'il te plaît.

LUCIE. – J'ai fait la connaissance de Célio Lipi. Mais il est ici comme chez lui apparemment.

LOUIS, *embarrassé.* – Il...il habite juste à côté. C'est mon meilleur ami et nous faisons de la politique ensemble.

PIERRE. – Des amis très proches, n'est-ce pas Louis, tout proches ?

LOUIS, *même jeu.* – Comme vous dites... tout proches.

LUCIE. – Mais pas forcément bien élevé. Il n'a pas sonné, il est passé par derrière.

PIERRE. – C'est une habitude chez lui.

LOUIS. – Une habitude ?

PIERRE. – Mais oui : de passer par derrière... enfin, tant que cela ne vous dérange pas.

LOUIS. – Non... cela ne... me dérange pas.

LUCIE. – Eh bien, moi, cela me dérange, il n'a qu'à sonner et passer devant.

PIERRE. – Louis, dites-lui de passer par devant... du moins si c'est techniquement possible.

LOUIS, *toujours embarrassé.* – Je... je lui dirai. Il passera par devant.

PIERRE. – Si tu nous laissais à présent, Lucie, nous devons parler affaires.

LUCIE. – Bien, Messieurs, j'ai compris. La gouvernante se retire. (*Elle sort.*)

LOUIS. – Vous ne trouvez pas que vous poussez le bouchon un peu loin ?

PIERRE. – Je vous teste. Et il est visible que vous avez du mal à assumer votre homosexualité.

LOUIS. – Célio et moi assumons parfaitement mais nous sommes discrets.

PIERRE. – Vous pourriez continuer à l'être, une fois votre couverture installée.

LOUIS. – Et qu'implique exactement votre couverture ?

SACD

PIERRE. – Mon cher Louis, vont venir s’installer ici pour quelque temps trois femmes qui ont accepté disons de se délocaliser...

LOUIS. – Se délocaliser ?

PIERRE. – N’ayant pas d’attaches dans la région, elles n’iront pas raconter vos préférences sexuelles : il est de toute façon prévu dans leur contrat qu’elles se taisent.

LOUIS. – Elles signent un contrat ?

PIERRE. – Je travaille avec une agence. Il est logique de faire signer un contrat.

LOUIS. – Une agence matrimoniale ?

PIERRE. – En quelque sorte. Et en France, une femme peut facilement faire cinq cents ou mille kilomètres. Voilà ce que j’appelle se délocaliser.

LOUIS. – Je croyais qu’il n’y avait que les entreprises qu’on délocalisait.

PIERRE. – Vous pourrez également rencontrer des femmes étrangères mais parlant très bien le français, rassurez-vous.

LOUIS. – Vous avez recruté dans les pays de l’Est ?

PIERRE. – Vous verrez mais sachez cependant qu’on n’attire pas les mouches avec du vinaigre : elles savent que vous êtes financièrement très à l’aise.

LOUIS. – Ma richesse ne tient plus qu’à un fil, semble-t-il. Regardez déjà cette maison, grande bien sûr mais surtout on ne peut plus banale.

PIERRE. – Et juste à la sortie de la ville. En l’achetant, votre père recherchait lui aussi la discrétion. Vous auriez pu éviter que votre ami vienne s’installer dans une maison voisine.

LOUIS. – Elle était à louer. Je n’étais pas très chaud mais le mal est fait.

PIERRE. – Mais pour la discrétion, c’est bel et bien raté et cela met en péril la réussite...

LOUIS. – ...de votre opération commando : sauver le futur maire Louis de l’homosexualité.

PIERRE. – Vous portez déjà le prénom d’un roi de France. Pourquoi pas celui d’un maire ?

LOUIS. – En attendant, Louis ne vit plus dans un palais. Les femmes de son harem vont être déçues.

PIERRE. – Nous allons voir cela tout de suite.

LOUIS, *surpris*. – Tout de suite ?

PIERRE. – Elles m’attendent près d’ici. Je vous les ramène dans cinq minutes.

LOUIS, *même jeu*. – Comment ça dans cinq minutes ?

PIERRE. – Nous n’avons plus la vie devant nous. Et comme il faudra sûrement un peu de temps pour que la mayonnaise prenne. (*Il sort.*)

LOUIS. – La mayonnaise ? Oh, purée ! Que vais-je faire de ma cuisine exotique ?

CELIO, *rentrant*. – Il n’est plus là ? Oh, toi, viens.

LOUIS. – Célio, on se calme. Je dois changer de restaurant.

CELIO, *surpris*. – Tu dois changer de restaurant ?

LOUIS. – Oui...non...enfin, je dois stopper la cuisine exotique.

CELIO, *même jeu*. – Tu dois stopper la cuisine exotique ?

LOUIS. – Oui...bon, on ne va pas en faire tout un plat. Je t’expliquerai.

CELIO, *même jeu*. – Tu n’as pas l’air dans ton assiette, toi.

LOUIS. – Voilà, je ne suis pas dans mon assiette. Je dois souffrir d’une indigestion.

CELIO. – Change de restaurant alors si tu y es allé ce midi.

LOUIS, *pleurnichant*. – Mais je ne veux pas changer de restaurant, ni de cuisine d’ailleurs.

CELIO, *tendrement*. – Tu es le sel de ma vie.

LOUIS. – Tu es la seule mayonnaise que je préfère.

(*Louis renverse Célio dans le canapé. Lucie rentre alors avec un homme.*)

SCENE 4: LUCIE, LE JOURNALISTE, LOUIS et CELIO

LUCIE. – Oh pardon !

SACD

JOURNALISTE, *en aparté*. – Oh ! ça, c'est de l'info, ça va cartonner.

LOUIS, *embarrassé*. – Lucie...vous...vous auriez pu frapper.

JOURNALISTE. – Si je vous dérange, je peux revenir.

CELIO, *embarrassé*. – Déranger ?

LOUIS, *embarrassé*. – Non...nous...nous répétons un sketch...

LUCIE/JOURNALISTE, *en chœur*. – Un sketch ?

LOUIS, *même jeu*. – Pour...pour le bal du parti qui aura lieu bientôt.

JOURNALISTE. – Le bal du parti ?

CELIO. – Oui...le bal du parti...Loulou...heu Louis...vient de vous le dire.

LUCIE, *désignant le nouveau venu*. – Ce monsieur est journaliste.

LOUIS. – Je sais...(Puis *en aparté*.) malheureusement...Je suis grillé (*A nouveau au journaliste.*)

Célio et moi, comme vous le savez, nous sommes tous les deux conseillers municipaux et...

CELIO. – ...nous répétons un sketch...

LOUIS. – ...pour le bal du parti.

LUCIE. – En tout cas, c'était criant de vérité.

JOURNALISTE. – Comme vous dites : vraiment criant, je dirais même plus : gémissant de vérité.

LUCIE. – Et, monsieur Laverdure, ce journaliste...

JOURNALISTE. – Fouineur, Didier Fouineur...J'ai un nom prédestiné pour un journaliste, n'est-ce pas ?

LOUIS, *en aparté*. – La catastrophe.

LUCIE. – Ce journaliste fouineur...heu monsieur Fouineur dit qu'il vous a téléphoné plusieurs fois sans obtenir de réponse...

JOURNALISTE. – Et en laissant pourtant des messages sur votre boîte vocale.

CELIO, *à Louis*. – Tu ne m'avais pas dit que tu avais des soucis avec ton portable ?

LOUIS, *à Célio*. – Non...Ah si, si !

CELIO, *même jeu*. – Et que ta mémoire était presque pleine ?

LOUIS, *même jeu*. – Ma mémoire ? Je ne me souviens pas.

CELIO, *même jeu*. – La mémoire du téléphone.

LOUIS, *même jeu*. – Ah, du téléphone ! La mémoire du téléphone !

CELIO, *même jeu*. – Tu t'en souviens maintenant ?

LOUIS, *même jeu*. – Si je m'en souviens ? Evidemment que je m'en souviens.

LUCIE. – Dites, vous êtes toujours dans le sketch, là ?

LOUIS. – Oui. (*Il reçoit un coup de coude de Célio.*) Non...non mais, Lucie, si vous n'avez rien à faire, allez me chercher une cruche d'eau à la fontaine.

LUCIE. – Bon, ça va, j'ai compris...Monsieur Laverdure n'est plus très affable...Petite précision quand même avant de sortir...

LOUIS. – Laquelle ?

LUCIE, *désignant le journaliste*. – Ce monsieur est passé par devant, lui, alors que votre ami passe par derrière...enfin, si ça vous convient.

LOUIS, *embarrassé*. – Non...ça...ça ne me convient pas.

CELIO. – Mais je fais comme ça depuis le début.

JOURNALISTE. – Le début ? Quel début ?

LOUIS, *à Célio*. – Tu veux dire depuis que j'habite ici, c'est ça ?

CELIO. – Oui...oui...comme j'habite juste à côté, je passe par derrière...

LOUIS. – Pour gagner du temps.

JOURNALISTE. – Et moi, comme je passais juste devant, je venais vous demander quand je pouvais venir vous poser quelques questions pour l'article.

LOUIS. – L'article ?

JOURNALISTE. – Celui dont je vous parlais dans les messages laissés sur votre boîte vocale.

SACD

CELIO. – Il n'a pas entendu. Sa mémoire était presque pleine. Vous ne vous souvenez pas ?

JOURNALISTE. – Eh bien, alors, je vais vous rafraîchir...la mémoire.

CELIO. – C'est ça : rafraîchissez. Tant qu'à faire, rafraîchissez.

LOUIS. – On ...on n'a pas le temps.

JOURNALISTE. – Je vais être honnête : je suis ici avec une double casquette...

CELIO. – Vous ne risquez pas de prendre froid, dites donc.

JOURNALISTE. – Celle de journaliste et celle de secrétaire de l'A.C.M.G.

LOUIS/CELIO. – L'A.C.M.G. ?

JOURNALISTE. – L'Association Contre les Mariages Gays.

CELIO. – Mais pourquoi ne peut-on pas être heureux quand on se marie ?

JOURNALISTE. – Gays, c'est-à-dire homosexuels, pas heureux. Contre les mariages homosexuels, donc.

CELIO. – Ah oui, je vois.

LOUIS. – Mais pourquoi vouloir me poser des questions ?

JOURNALISTE. – Je vais vous interroger ainsi que les autres conseillers municipaux.

CELIO. – Donc j'aurai également mon tour ?

JOURNALISTE. – Bien entendu.

LOUIS. – C'est...c'est une excellente idée. Et pour me demander quoi ?

JOURNALISTE. – Votre avis sur les mariages gays...d'autant que la rumeur.

LOUIS. – Quelle rumeur ?

JOURNALISTE. – On raconte en ville que monsieur Lipi ici présent et vous êtes très proches.

CELIO. – Très proches ?

LOUIS. – Nous sommes en effet très amis.

JOURNALISTE. – Je veux dire sexuellement parlant.

CELIO. – Le moment de s'afficher semble donc enfin venu.

LOUIS, à Célío. – Pas un mot sur les projets d'affiche pour les prochaines élections, Célío. C'est top secret, compris ?

CELIO. – L'occasion est pourtant belle de mettre les choses au point avec monsieur Fouineur.

JOURNALISTE. – Mais oui, allez-y, je vous prie.

LOUIS. – Non, c'est...c'est top secret ! Nos affiches vont en étonner plus d'un.

JOURNALISTE. – Vous allez poser nus ?

LOUIS. – Sûrement pas. Mais il est hors de question de dévoiler nos batteries.

JOURNALISTE. – Pourtant, ça intéresse beaucoup de monde...comme les résultats d'un sondage que je vais publier demain d'ailleurs.

LOUIS. – Un sondage ?

JOURNALISTE. – Concernant l'homosexualité. Savez-vous que plus de 90 % des habitants de cette ville sont contre les mariages gays ?

LOUIS. – 90% ?

JOURNALISTE. – Et plus de 85 % se déclarent pour la tradition.

CELIO. – Quelle tradition ?

JOURNALISTE. – Pour l'hétérosexualité et donc forcément...

CELIO. – Contre l'homosexualité, c'est ça ?

LOUIS, *troublé et en aparté*. – Plus de 85 % contre l'homosexualité. Punaise : si on apprend que j'en suis, je ne gagnerai jamais les prochaines élections.

JOURNALISTE. – Jamais un homo ne sera maire de cette ville. Vous êtes d'accord, monsieur Laverdure ?

LOUIS, *embarrassé*. – Oui...oui...bien sûr...jamais un homo ne gagnera les prochaines élections...heu élections, pardon.

JOURNALISTE. – Donc les rumeurs sont fausses, c'est bien cela ?

LOUIS, *même jeu*. – Bien entendu. Je...je ne mange pas de ce pain-là.

SACD

CELIO, *en aparté*. – Pas de ce pain-là alors que je suis la seule mayonnaise qu'il préfère.

JOURNALISTE. – Comme 85 % des habitants de cette ville, vous n'aimez donc pas non plus les homosexuels ?

LOUIS, *même jeu*. – ... Non, je... je ne les aime pas.

CELIO, *en aparté*. – Tu me renies, Judas.

LOUIS. – Mais monsieur Fouineur, nous reparlerons de tout cela plus tard parce que monsieur Lipi et moi devons travailler. Si vous pouviez nous laisser...

JOURNALISTE. – Pas de souci mais je reviendrai avec d'autres questions. A bientôt, Messieurs.

LOUIS/CELIO. – A bientôt. (*Il sort.*)

LOUIS, *en aparté*. – Sale fouineur !

CELIO. – Judas ! Pourtant, maintenant que ton père est parti, il n'y a plus d'obstacle à ce que nous nous affichions.

LOUIS. – Si. La seule affiche dont je veux entendre parler, c'est la mienne bientôt sur tous les murs lors de la campagne électorale.

CELIO, *en pleurnichant*. – Tu ne m'aimes plus. (*Il sort.*)

LOUIS. – Célio, je t'en prie. (*Il sort derrière lui.*)

SCENE 5: PIERRE, MAGUY, HELENA et LEANDRA

(*Rentrent Pierre et 3 femmes qui s'exprimeront toujours avec leur accent caractéristique.*)

PIERRE. – Asseyez-vous. Je vous ai déjà vue chacune individuellement mais avez-vous d'autres questions ?

LEANDRA. – Pourquoi trois en même temps pour un seul homme ?

PIERRE. – Il a quand même le droit de choisir... mais rapidement à cause de certaines échéances électorales.

HELENA. – Je suis Russe, je parle bien le français...

PIERRE. – Sinon vous n'auriez pas été choisie.

HELENA. – ...mais pouvez-vous, s'il vous plaît, expliquer les mots « échéance électorale » ?

MAGUY. – Ça veut dire qu'on va bientôt voter.

PIERRE. – Exactement. Et qu'il faut que notre homme soit marié avant les élections.

MAGUY. – Sinon ?

PIERRE. – Sinon il ne sera pas élu.

LEANDRA. – Ce n'est pas trop grave. Moi, je cherche seulement un mari, pas un homme politique.

PIERRE. – Mais, s'il n'est pas élu, on risque de lui couper les vivres.

HELENA. – Couper les vivres ?

MAGUY. – Il n'aura plus d'argent.

LEANDRA. – C'est moins intéressant.

HELENA. – Beaucoup moins intéressant.

PIERRE. – Et vous êtes ici surtout pour l'argent. Appelons un chat un chat.

HELENA, *se relevant et regardant autour d'elle*. – Il est où ?

PIERRE. – Qui ?

HELENA. – Le chat.

MAGUY. – Appeler un chat un chat, c'est une expression.

HELENA. – Une expression ?

LEANDRA. – C'est quoi une expression ?

MAGUY. – C'est une façon de parler. Appeler un chat, un chat, c'est dire la vérité.

PIERRE. – Puisqu'on parle de vérité, mais c'est moi qui parle, Maguy, j'espère qu'il n'y aura pas de sabotage entre vous. Celles qui ne seront pas retenues seront indemnisées.

SACD

MAGUY, à *Hélène*. – Ça, ça veut dire que tu recevras du pognon.

HELENA. – Du pognon ?

MAGUY. – De l'argent, quoi !

LEANDRA. – Moi non plus, je n'avais pas forcément compris. Ce n'est pas du français courant.

PIERRE, *agacé*. – Maguy, c'est moi qui parle.

MAGUY, à *Léandra*. – D'où viens-tu ?

LEANDRA. – D'Espagne mais je suis Bré-si-lienne, je crois qu'on dit comme ça. Et vous ?

PIERRE, *faisant signe à Maguy de se taire*. – Elle ? Elle vient...

MAGUY. – Du Nord.

HELENA. – Du nord de l'Europe ?

MAGUY. – Du nord de la France : je suis une ch'ti.

LEANDRA. – Une ch'ti ?

PIERRE, *même jeu*. – Eh bien, une ch'ti, c'est...

MAGUY, à *Pierre*. – Je m'en occupe.

HELENA. – Qu'est-ce que ça veut dire, une ch'ti ?

MAGUY. – Ça veut dire que quand j'ai faim, je vais à l'baraque à frites.

PIERRE. – Maguy, parlez français s'il vous plaît.

MAGUY. – Pourquoi ? La baraque à frites, c'est pas français ?

LEANDRA. – La quoi ?

MAGUY. – La baraque à frites, les biloutes.

PIERRE. – Non, surtout pas « biloutes » !

MAGUY. – Et pourquoi pas ?

HELENA. – Biloutes ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

MAGUY. – Si vous ne savez pas, vous m'appellez et je vous dis quoi.

LEANDRA. – Qu'est-ce que vous nous dites ?

MAGUY. – Je vous dis quoi.

PIERRE, à *Maguy*. – N'en rajoutez pas.

HELENA. – Et qu'est-ce que vous nous dites ?

MAGUY. – En français, on dit : « Vous dites », pas « Vous disez ».

PIERRE. – Maguy, taisez-vous.

HELENA. – Ok mais qu'est-ce que vous nous...dites ?

MAGUY. – Je vous dis quoi...Je vous explique quoi !

LEANDRA. – Et qu'est-ce que vous expliquez ?

PIERRE. – Elle vous expliquera ce qu'est une ch'ti. Mais pour l'instant, on ne vous souhaite pas la bienvenue chez les Ch'tis mais chez Louis Laverdure..

MAGUY. – Eh les filles, vous avez vu le film ?

HELENA/ LEANDRA, *en chœur*. – Quel film ?

PIERRE. – Ce sera pour une autre fois, Maguy.

MAGUY. – Bienvenue chez les Ch'tis !

PIERRE. – Une autre fois, Maguy ou plus tard.

MAGUY. – C'est l'histoire d'un Français du Sud...

PIERRE. – Plus tard, Maguy !

MAGUY. – ...qui vient dans le Nord.

PIERRE. – Plus tard, nom d'un chien !

HELENA. – Il est où le chien ?

NOIR

SACD

SCENE 6 : LOUIS et CELIO, puis HELENA

CELIO, *rentrant*. – Je veux des preuves que tu m'aimes encore.

LOUIS. – Mais tu le sais que je t'aime encore.

CELIO. – Comme avant ?

LOUIS. – Comme avant.

CELIO. – Alors appelle-moi comme avant en chantant.

LOUIS. – Il n'en est pas question.

CELIO. – Tu vois que tu ne m'aimes plus.

LOUIS. – Mais si.

CELIO. – Alors chante comme avant, comme dans la pub.

LOUIS. – Non, on ne peut pas, surtout pas.

CELIO. – Pourquoi surtout pas ?

LOUIS. – On pourrait nous entendre.

CELIO. – Tu ne m'aimes plus... Il s'appelle comment ?

LOUIS. – Qui ?

CELIO. – Celui que tu aimes à présent, celui qui m'a remplacé.

LOUIS. – Personne ne t'a remplacé : tu es le sel de ma vie.

CELIO. – Tes mots sont fades, j'ai besoin de plus d'épices.

LOUIS. – Tu es ma cuisine exotique, tu le sais.

CELIO. – Alors, chante-le.

LOUIS. – On ne peut pas : si on nous surprenait...

CELIO. – Nous sommes seuls dans la maison.

LOUIS. – Tu es sûr ?

CELIO. – Tout à fait sûr. Chante comme dans la pub, c'est un moment que j'adore, je nous sens si complices.

LOUIS. – Bon, d'accord mais pas longtemps. (*Il chante en parodiant la publicité pour le chocolat Léo.* – Célio, Célio !

CELIO, *même jeu*. – Célio répond à l'appel de Louis.

(*Hélène est rentrée sans qu'on la voie.*)

LOUIS, *même jeu*. – Célio, Célio.

CELIO, *même jeu*. – Célio répond à l'appel de Louis... Louis, Louis ! (*Hélène ressort.*)

LOUIS, *même jeu*. – Louis répond à l'appel de Célio.

CELIO, *même jeu*. – Louis, Louis !

LOUIS, *même jeu*. – Louis répond à l'appel de Célio... Stop à présent, c'est trop dangereux !

CELIO. – Trop dangereux de t'afficher avec moi ? N'aie crainte, je me retire sur mes terres, Judas. (*Il sort.*)

LOUIS. – Célio, voyons, ne le prends pas comme ça.

HELENA, *rentrant et chantant à leur façon*. – Louis, Louis !

LOUIS, *embarrassé*. – Mais... mais pourquoi m'appelles-tu en chantant ?

HELENA, *même jeu*. – Et je réponds à l'appel de Louis. Louis, Louis !

LOUIS, *même jeu*. – Et je réponds à l'appel d'Hélène... Ah non ! Mais qu'est-ce que je raconte, moi ? Ressaisis-toi, Louis, nom d'un chien !

HELENA, *même jeu*. – Louis, Louis !

LOUIS. – Je ne réponds plus, Hélène. Je ne suis pas là, je n'étais pas là. D'ailleurs, je pars. (*Il sort.*)

HELENA. – Mais si il était là. Et encore le chien ! (*Se remettant à chanter.*) Louis, Louis ! (*Elle sort à son tour.*)

NOIR

SACD

SCENE 7: PIERRE, LUCIE, LE JOURNALISTE puis FRANCESCA

PIERRE, *rentrant et parlant au téléphone*. – Oui, voilà, monsieur Laverdure. Ici je peux vous parler librement... Les choses se compliquent parce qu'un fouineur vient mettre son nez dans nos affaires... Journaliste, oui... Didier Fouineur, c'est bien ça. ...Le neutraliser ? Je vais y réfléchir... Les femmes ? Une nouvelle va arriver aujourd'hui... La Française me donne quelques inquiétudes... Son éducation... et les autres ont parfois, comment dire ? quelques problèmes de compréhension... Prendre des étrangères, je ne sais pas si c'était une bonne idée. (*Lucie vient de rentrer.*)... Mais c'était votre idée !... Oui, vous avez raison, c'était mon idée, je m'en rappelle à présent... Oui, je vous rappelle dès que possible. Au revoir, monsieur Laverdure. (*Il coupe la communication.*) C'était ton idée, vieux filou.

LUCIE. – Vieux filou, vraiment ? C'était plutôt le petit soldat au garde-à-vous pour son supérieur : « C'était mon idée, parfaitement monsieur Laverdure, c'était mon idée. »

PIERRE. – Lucie, je t'en prie, nous n'allons pas recommencer.

LUCIE. – Si j'ai bien compris, la maison est transformée en bordel, en lupanar de luxe, c'est ça ?

PIERRE. – Bordel, lupanar, tu as de ces mots !

LUCIE. – Et me voilà promue non pas gouvernante mais plutôt... proxénète.

PIERRE. – Mais que vas-tu chercher là ?

LUCIE. – Pas un mari, j'en ai déjà un, à la solde du sieur Laverdure mais elles, elles cherchent à ferrer un gros poisson nommé Laverdure Junior.

PIERRE. – Je n'aime pas ta façon de l'appeler... un peu de respect s'il te plaît.

LUCIE. – Un peu de respect ? Mais fait-on des choses respectueuses ici ?

PIERRE. – Pas de leçon de morale, je t'en prie.

LUCIE. – Evidemment, au royaume de la finance, pas de place pour la morale.

PIERRE. – Justement : grâce au royaume de la finance, nous sommes grassement payés.

LUCIE. – Les call girls aussi sont bien payées et j'ai l'impression de gérer un réseau.

PIERRE. – Tu exagères toujours.

LUCIE. – Quand je t'ai épousé, je ne pensais pas être un jour la femme d'un souteneur.

JOURNALISTE, *rentrant*. – Veuillez m'excuser mais la porte était ouverte et comme je désirais discuter avec monsieur Laverdure.

PIERRE. – Eh bien, il faudrait lui lâcher un peu les baskets à monsieur Laverdure, si vous voyez ce que je veux dire.

JOURNALISTE. – Jouons franc jeu : des femmes habitent ici.

LUCIE. – Des femmes, parfaitement, je dirais même plus des...

PIERRE. – ... amies de monsieur Laverdure.

JOURNALISTE. – Des amies avec l'accent étranger.

LUCIE. – Une Brésilienne qui nous arrive d'Espagne et une Russe sans oublier une ch'ti.

PIERRE, *à Lucie*. – Lucie, tais-toi. (*Puis au journaliste.*) Je ne vois pas en quoi cela pourrait vous intéresser.

JOURNALISTE. – Tout ce qui a trait à la politique de cette ville m'intéresse, d'abord en tant que journaliste, ensuite en tant que secrétaire de l'A.C.M.G.

LUCIE/PIERRE. – L'A.C.M.G. ?

JOURNALISTE. – L'Association Contre les Mariages Gays.

PIERRE. – Gays ? Mais il reçoit des amies... pas des amis.

JOURNALISTE. – Des femmes pour faire croire qu'il est hétéro alors qu'il est homo.

PIERRE, *s'emportant en s'adressant au journaliste.*) Vous n'êtes qu'un sale fouineur.

JOURNALISTE. – Je ne vous permets pas.

PIERRE. – Sortez et allez écrire que monsieur Laverdure possède un harem si ça vous chante.

SACD

JOURNALISTE. – Ça me chante effectivement.

PIERRE. – Sortez.

LUCIE, à Pierre. – Mais enfin, sois poli avec monsieur.

FRANCESCA, *rentrant*. – Excusez-moi, la porte était ouverte. Bonjour. Ah, vous êtes là, Pierre ?

PIERRE, embarrassé. – Oui...mais vous êtes en avance.

FRANCESCA. – En avance ? Si peu.

LUCIE. – Bonjour, madame...

FRANCESCA. – Francesca Rupi.

JOURNALISTE. – Encore une étrangère ?

FRANCESCA. – Dites donc vous !

LUCIE, à Francesca. – En quoi pouvons-nous vous aider ?

PIERRE, à Lucie et désignant Francesca. – C'est elle...c'est elle qui va t'aider.

FRANCESCA, *étonnée*. – Ah bon ?

PIERRE, à Lucie. – C'est la dame qui va s'occuper du nettoyage.

FRANCESCA. – Du nettoyage ? Pas du tout, je viens...

PIERRE. – ...pour faire le repassage, oui, c'est quelqu'un d'autre qui nettoiera par terre.

LUCIE. – Tant qu'il y a quelqu'un d'autre, parce que moi, ce n'est pas mon fort.

JOURNALISTE. – Ça ne me paraît pas encore très clair tout ça.

PIERRE. – Je ne vous le fais pas dire : il ne fait plus très clair ici, un bon nettoyage s'impose.

JOURNALISTE. – Non, une étrangère de plus, ça ne me paraît pas très clair.

PIERRE. – En plus, vous êtes contre les travailleurs immigrés ? Sortez, sale raciste !

FRANCESCA. – Si vous aviez affaire à mon père, il vous en collerait une, espèce de xénophobe.

LUCIE. – Voyons, calmez-vous.

PIERRE. – Sortez.

JOURNALISTE. – Je sors mais je reviendrai parce qu'il se passe ici des choses de plus en plus intéressantes.

PIERRE. – Dehors, raciste ! (*Le journaliste sort.*)

FRANCESCA. – Xénophobe !

PIERRE, *sortant également*. – Sale fouineur.

FRANCESCA, *même jeu*. – Xénophobe !

LUCIE, *sortant à son tour*. – Mais calmez-vous !

SCENE 8: LOUIS et HELENA

LOUIS, *rentrant suivi d'Hélène*. – Mais arrête de me suivre jusque dans la chambre, Hélène. Si tu veux me parler, nous serons mieux ici.

HELENA. – Mais pourquoi Louis ?

LOUIS. – Parce que tout simplement.

HELENA. – Mais j'étais fatiguée, en te parlant, je me serais couchée...

LOUIS. – Non, on ne peut pas coucher...heu se coucher...dans le lit. Il a été refait. C'est mieux ici.

HELENA. – Je veux mieux te connaître, Louis. Comment ça va, biloute ?

LOUIS. – Ah non ! surtout pas « biloute » ! Qui t'a dit de m'appeler comme ça ?

HELENA. – Mais c'est Maguy. Elle m'a dit qu'il fallait parler comme ça.

LOUIS. – Eh bien ! elle s'est moquée de toi, ça ne se dit pas.

HELENA. – Mais pourquoi ?

LOUIS. – Parce que ça ne se dit pas ici, nom d'un chien !

SACD

HELENA. – Encore le chien ? Mais il est où le chien ?

LOUIS. – Mais il n'y a pas de chien, c'est une expression.

HELENA. – Mais c'est quoi une expression ?

LOUIS. – C'est comme dire « Appeler un chat un chat », il n'y a pas de chat, c'est...

HELENA. – ...dire la vérité, ça je le sais...et si on dit « Appeler une chatte une chatte » ?

LOUIS. – Non, on ne peut pas.

HELENA. – Mais pourquoi ?

LOUIS. – Parce qu'une chatte, c'est...non, on ne peut pas !

HELENA. – C'est la femelle...c'est comme ça que vous disez en français ?

LOUIS. – Que vous dites, Héléna.

HELENA. – Et pourquoi on ne peut pas le dire avec la femelle ?

LOUIS. – Parce que, nom d'un chien...et ne regarde pas, il n'y a pas de chien...

HELENA. – Mais je ne comprends toujours pas. Explique-moi.

LOUIS. – Tu es une vraie tête de mule !

HELENA. – Je ne suis pas une tête de mule, je suis une tête de femme.

LOUIS. – Mais je sais bien que tu as une tête de femme, c'est une expression...seulement tu es têtue comme une mule.

HELENA. – Comme une mule ? C'est quoi une mule ?

LOUIS. – C'est la femelle du baudet.

HELENA. – Du baudet ?

LOUIS. – De l'âne, si tu veux et le petit s'appelle un mulet.

HELENA. – Et la femelle, c'est une mulette ?

LOUIS, *s'énervant*. – Non, c'est comme biloute, ça ne se dit pas, nom d'un chien et ne cherche pas le chien : je vais le chercher moi-même.

HELENA. – Où, Louis ?

LOUIS. – Dans ma chambre mais seul, parce que je dois me préparer pour le bal du parti.

(Il sort.)

SCENE 9: MAGUY, HELENA et LEANDRA, puis PIERRE et FRANCESCA

(Maguy et Léandra rentrent de l'autre côté.)

MAGUY. – Ah, Héléna, tu es là, ça tombe bien...

HELENA. – Qu'est-ce qui tombe bien ?

MAGUY. – Rien, c'est une expression.

LEANDRA. – Vous parlez toujours avec des expressions, vous les Français ?

MAGUY. – On fera du vocabulaire plus tard. J'ai à vous parler : il faut faire cause commune.

HELENA/LEANDRA, *en chœur*. – Cause commune ?

MAGUY. – Il ne faut pas se tirer dans les pattes si vous préférez.

LEANDRA. – C'est encore une expression ?

HELENA. – Se tirer dans les pattes ? Mais j'ai des jambes, je ne suis pas un animal.

MAGUY. – Tu n'es pas un animal mais tu as une cervelle d'oiseau.

LEANDRA. – Mais non ! comme moi, elle a une cervelle de femme. Mais c'est quoi une cervelle ?

MAGUY. – Un cerveau, une cervelle. C'est le féminin de « cerveau ».

LEANDRA, *réfléchissant*. – Eau, elle en français, c'est juste. Comme beau et belle.

HELENA. – Et pourquoi j'aurais une cervelle d'oiseau ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

MAGUY. – Ça veut dire que tu ne réfléchis pas, que tu n'as rien dans la tête.

HELENA. – Mais si j'ai quelque chose dans la tête : un cerveau justement.

LEANDRA. – Réfléchissons avec notre cerveau alors : c'est quoi faire cause commune ?

MAGUY. – Ne pas se saboter : nous avons toutes les trois envie de toucher le magot mais...

SACD

HELENA. – C'est quoi le magot ?

LEANDRA. – Je n'ai pas bien compris non plus.

MAGUY. – Le magot, c'est l'argent. Celle qui épousera Laverdure deviendra riche. Elle aura le fric.

HELENA. – Le fric ?

LEANDRA. – Ça je sais : c'est l'argent !

MAGUY. – Ne nous sabotons pas, ne faisons pas aux autres des coups vaches.

HELENA. – Des coups vaches ?

MAGUY. – Toi, ne recommence pas à faire l'animal.

LEANDRA. – Mais c'est toi qui fais l'animal avec ta vache.

MAGUY. – Tu t'y remets aussi ? C'est de mal en pis.

LEANDRA. – Mais, moi non plus, je n'ai pas bien compris.

MAGUY. – Eh bien, c'est que tu as une cervelle d'oiseau, toi aussi.

LEANDRA. – Parle français simplement pour qu'on comprenne.

HELENA. – Avec un vocabulaire facile.

MAGUY. – Moi qui pensais vous proposer de ne pas se tirer dans les pattes, sans coups vaches, je vois que ce n'est pas gagné : ça sent le faisán.

HELENA. – Mais je ne sens rien, moi.

LEANDRA. – Et moi non plus.

MAGUY. – Vous...vous m'énervez, vous n'êtes que des cruches !

HELENA. – Je suis une femme, pas une cruche !

MAGUY. – Vous me gonflez.

HELENA. – Mais ce sont les ballons qu'on gonfle.

LEANDRA. – Tu vas grossir alors si tu gonfles.

MAGUY. – C'est ça, je ne suis pas une femme, je suis un pneu, un pneu qui va prendre l'air.
(Elle sort.)

PIERRE, *rentrant et se retournant vers la porte.* – Venez. (A Héléna et Irène alors que Francesca fait son entrée.) Mesdemoiselles, voici de la compagnie.

FRANCESCA. – Voilà donc mes concurrentes.

HELENA/LEANDRA. – Concurrentes ?

FRANCESCA. – Vous cherchez un mari, moi aussi. Le seul souci, c'est que nous cherchons le même visiblement.

HELENA. – Vous voulez vous marier aussi avec monsieur Laverdure ?

LEANDRA. – Lucie l'appelle Laverdure Junior.

PIERRE. – Mais c'est une très mauvaise idée : oubliez le « Junior ». Et oubliez-moi également pour l'instant. Je vous laisse faire connaissance.

HELENA. – Mais elle va s'installer aussi ici ?

FRANCESCA. – Non, j'ai posé ma valise à côté.

LEANDRA. – A côté ? A côté de qui, de quoi ?

PIERRE. – A côté, cela veut dire qu'elle sera hébergée...

HELENA. – Hébergée ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

PIERRE. – Elle va habiter... à côté ou presque...chez Célio.

HELENA/LEANDRA, *étonnées.* – Chez Célio ?

PIERRE. – Ici, il n'y avait plus de chambre disponible. Sur ce, je repars : comme c'est bientôt Pâques, j'ai droit à une trêve.

LEANDRA. – Une trêve ?

PIERRE. – Un peu de répit, si vous voulez. J'y vais et, d'ores et déjà, bonne fête pascale. (Il sort.)

SACD

HELENA. – Mais il n’y a pas de Pascale ici, c’est Héléna et Léandra. (*Se tournant vers Francesca.*) Vous vous appelez Pascale ?

FRANCESCA. – Non, Francesca. Pascale, ça se rapporte à la période de Pâques.

LEANDRA. – C’est encore une expression ?

FRANCESCA. – Non, c’est un adjectif. Pâques a donné pascale. Pâques, c’est le nom et pascale, l’adjectif...comme Noël a donné...a donné...

LEANDRA. – A donné quoi ?

FRANCESCA. – N’a rien donné, c’était un mauvais exemple.

HELENA. – C’est déjà souvent compliqué, alors si vous prenez de mauvais exemples.

MAGUY, *rentrant.* – Tiens, de la visite. Bonjour.

FRANCESCA. – Bonjour.

MAGUY. – Qui êtes-vous ?

FRANCESCA. – Je m’appelle Francesca.

LEANDRA. – Et elle arrive ici quelques jours avant la fête de Pâcale.

MAGUY. – Et que venez-vous faire ici ?

FRANCESCA. – La même chose que vous apparemment : chasser le mari.

LEANDRA. – Chasser le mari ?

HELENA. – Mais elle va le faire partir ou le tuer !

MAGUY. – Mais non ! C’est une expression.

LEANDRA. – Encore une expression !

HELENA. – Mais qu’est-ce qu’ils ont tous à parler avec des expressions !

FRANCESCA. – Chasser le mari, ça veut dire en trouver un.

MAGUY, *à Francesca.* – Eh toi, tu ne vas pas venir piétiner mes plates-bandes ?

FRANCESCA. – Je vais me gêner.

LEANDRA/HELENA, *en chœur.* – Plates-bandes ?

MAGUY. – Vous, les cruches et toi, Francesca, vous me gonflez ! Alors, je retourne prendre l’air. (*Elle sort.*)

LEANDRA, *à Francesca.* – Vous parlez bien le français mais pourtant votre prénom, Francesca...

HELENA, *même jeu.* – Vous êtes Française ?

FRANCESCA. – Je débarque de Belgique : je suis Belge mais d’origine italienne.

LEANDRA. – Vous débarquez ? Vous êtes venue en bateau ?

FRANCESCA. – En train. Débarquer, c’est comme dire arriver. Mais quand on arrive, on fait connaissance. Comment vous appelez-vous ?

LEANDRA. – Léandra. Je débarque d’Espagne, comme vous dites. Mais je suis née au Brésil.

HELENA. – Héléna. Je suis Russe et je débarque directement de Russie.

FRANCESCA. – Et votre copine ?

HELENA. – Maguy.

FRANCESCA. – Elle avait l’air fâchée de me voir.

HELENA. – Non, c’est nous qui l’avons énervée.

FRANCESCA. – Comme je n’aime pas tellement les conflits, je vous propose d’aller la retrouver pour fumer le calumet de la paix.

HELENA. – Mais je ne fume pas.

LEANDRA. – Moi non plus.

FRANCESCA. – Mais moi non plus, c’était une expression.

LEANDRA. – Encore une expression !

HELENA. – Mais ils vont nous rendre folles avec leurs expressions.

FRANCESCA. – Venez, je vais vous expliquer, ce n’est pas compliqué. (*Elles sortent.*)

SACD

SCENE 10: LUCIE, CELIO, PIERRE puis LOUIS

CELIO, *rentrant de l'autre côté, déguisé en mousquetaire.* – Il n'est pas encore en tenue ? Je vais patienter alors.

LUCIE, *le suivant.* – C'est original pour un parti politique d'organiser un bal costumé. Pâques approche, vous n'avez pas pensé vous déguiser en cloche ?

CELIO. – Vous me trouvez à ce point bête ?

LUCIE. – Non, intelligent au contraire : une cloche qui raisonne, c'est tout à votre honneur.

CELIO. – Merci, Lucie, vous êtes gentille. *(Pierre rentre.)*

LUCIE, *regardant Pierre.* – J'avais déjà un mousquetaire, voilà un garde du cardinal à présent. Vous n'allez pas vous battre, j'espère ?

PIERRE. – Sûrement pas.

LUCIE. – Avec son prénom, Louis va sans doute se déguiser en roi de France ?

CELIO. – Je...je ne sais pas, ce n'était pas prévu.

PIERRE à *Célio.* – Bravo pour le costume, c'est mieux comme ça.

LUCIE. – Qu'est-ce qui est mieux ?

PIERRE. – Rien. Merci de nous laisser, Lucie. J'ai à parler à Célio.

LUCIE. – Oh, ça va ! J'ai compris : je retourne à la fontaine. *(Elle sort.)*

PIERRE. – Je n'avais pas prévu de revenir mais puisque je ne vous ai pas croisé, j'ai supposé que vous aviez dû vous faufiler par le jardin...

CELIO. – Vous aviez raison pour le costume : compte-tenu du sondage, 85% de la population contre l'homosexualité, mieux vaut ne pas prendre de risques.

PIERRE. – Surtout si vous avez des ambitions politiques.

CELIO. – J'en ai...Dites : pour l'hébergement de la fille, nous n'avons rien signé.

PIERRE. – Impossible de laisser une trace d'un tel accord. Vous aurez une aide financière pour les prochaines élections, comme convenu. Vous n'avez pas confiance ?

CELIO. – Si, surtout si vous agissez pour le compte du père de Louis.

PIERRE. – Et pour rappel : silence radio absolu avec Louis, sinon fin du contrat. O.K. ?

CELIO. – O.K.

LOUIS, *rentrant déguisé en marquise, tenant en main une canette de coca.* – Mais qu'est-ce que c'est que cette tenue ? Où est ta robe ?

PIERRE. – Je vous laisse. *(Il sort.)*

CELIO. – J'ai...changé d'avis.

LOUIS. – Mais il était prévu que nous y allions déguisés tous les deux en marquises.

CELIO. – Ce...ce n'était pas une bonne idée.

LOUIS. – Je ne te comprends plus : ça aurait fait rire tout simplement.

CELIO. – Je...je ne veux pas briser ta carrière politique : 85% des habitants sont contre les homos. Tu n'as pas lu l'article le mois dernier ?

LOUIS. – Si, comme toi...mais ce n'est qu'un bal costumé, rien d'autre.

CELIO. – Ce n'était pas prudent. Si tu le veux, Pierre a déposé chez moi d'autres costumes : le cardinal de Richelieu, un chevalier du Moyen Age ou Jules César.

LOUIS. – Pierre est donc derrière tout ça et il a amené aussi une nouvelle fille.

CELIO. – Francesca : très sympa, j'ai fait sa connaissance.

LOUIS. – Heureusement qu'il ne me restait plus de chambre libre. Il paraît qu'il l'a installée tout près d'ici. Tu sais où ?

CELIO, *embarrassé.* – Oui... *(Louis commence à boire.)*...chez moi. *(Louis recrache son coca.)*

LOUIS. – Chez toi ?...Mais ?

CELIO, *embarrassé.* – C'est...c'est Pierre qui en a eu l'idée...pour faire diversion.

LOUIS. – Encore Pierre....Enfin, passons. Il me manque du rouge à lèvres et du fard à joues. Tu en as chez toi ?

SACD

CELIO. – Oui.

LOUIS. – Allons-y alors.

CELIO. – Mais tu vas rester habillé en marquise ?

LOUIS. – J’assume mon choix. Dans l’histoire de France, il y a eu la noblesse d’épée et celle de robe. Je garde la robe. *(Ils sortent.)*

NOIR

SCENE 11: LE JOURNALISTE, LUCIE, puis CELIO et FRANCESCA

(Le journaliste rentre suivi de Lucie.)

LUCIE. – Mais je ne vous ai pas dit de rentrer. J’envoyais un message avec mon téléphone *(Elle le tient en main et lui montre.)* et vous en avez profité pour vous faufiler. Qu’est-ce que vous cherchez ?

JOURNALISTE. – Comme tous les journalistes, le flagrant délit.

LUCIE. – C’est plutôt un langage de policier.

JOURNALISTE. – Je mène l’enquête, c’est du journalisme d’investigation. Didier Fouineur fouine.

LUCIE. – Un nom prédestiné mais je commence à saisir, monsieur Fouineur, le côté malsain de vos visites.

JOURNALISTE. – Je pense pourtant exercer mon métier dans les règles.

LUCIE. – Epier les gens fait-il partie des règles ?

JOURNALISTE. – Epier n’est pas le mot juste.

LUCIE. – Comment faut-il dire alors quand quelqu’un est embusqué pendant des heures avec un appareil photo équipé d’un téléobjectif ?

JOURNALISTE. – Je...vous... vous devez confondre.

LUCIE. – Non, je ne confonds pas, je **vous** confonds parce que je vous ai vu plusieurs fois, c’était bien vous..

JOURNALISTE. – Non...non, ce n’était pas moi.

LUCIE. – Si, et je vous ai photographié, moi aussi, pour en avoir la preuve.

JOURNALISTE. – Non...non, je...je vous répète que ce n’était pas moi.

LUCIE. – Et moi, je vous répète que je vous ai vu, monsieur Fouineur, que je vous ai reconnu même si vous vous cachez derrière de grosses lunettes noires et photographié, moi aussi.

JOURNALISTE. – Mais c’est...c’est vous qui m’épiez, ma parole.

LUCIE. – Un conseil : changez de voiture ou de bosquet quand vous êtes en planque, pour reprendre un langage de policier, est-ce cela le journalisme d’investigation ?

JOURNALISTE, *s’emportant*. – Non, c’est traquer les homos et j’ai le nez pour les repérer.

LUCIE. – Il y a sûrement des motifs personnels derrière tout ça mais je préfère ne pas les connaître.

JOURNALISTE, *même jeu*. – Tais-toi, sale gouine.

LUCIE. – Non, je ne me tairai pas. Vous perdez le sens de la mesure.

JOURNALISTE, *même jeu*. – Vous verrez, votre Louis et son copain Célio, je les aurai.

LUCIE. – Je commence à croire que vous êtes effectivement un homophobe.

(Célio et Francesca rentrent.)

JOURNALISTE, *à Célio*. – Toi, Célio Lipi, je te démasquerai, sale pédé !

CELIO, *bouleversé*. – Quoi ?...Sale...sale pédé !

LUCIE, *au journaliste*. – Vous êtes ignoble.

FRANCESCA, *au journaliste*. – Vous n’êtes qu’un raciste, un xénophobe ou plutôt un homophobe.. *(Puis à Célio.)* Célio, mon chéri, je suis là. *(Elle le renverse dans le canapé en l’embrassant.)*

SACD

JOURNALISTE. – Que... ? Comédie... comédie.

FRANCESCA, *se redressant et au journaliste*. – Comédie ? Que crois-tu que Célio et moi avons fait cette nuit ?

CELIO, *balbutiant*. – L'a... l'a...

JOURNALISTE. – Quoi « l'a » ?

CELIO, *même jeu*. – ...mour... l'a...mour. »

LUCIE, *à Célio*. – Quoi ? Mais alors tu as une autre maîtresse ? Salaud ! Salaud ! Tu m'as trompé, c'est ça ? Avoue, salaud, avoue.

CELIO, *même jeu*. – J'a...voue, j'a...voue.

FRANCESCA, *à Célio et le secouant*. – Quoi ? Tu couches avec elle aussi ? Salaud ! Salaud ! Avoue, avoue !

CELIO, *même jeu*. – J'a...voue, j'a...voue.

JOURNALISTE. – Mais...mais ?

CELIO, *même jeu*. – Oui, j'a-voue, j'a-voue.

JOURNALISTE, *sortant*. – Bande de débauchés.

FRANCESCA, *le suivant en criant*. – Sale raciste ! Xénophobe ! homophobe !

LUCIE, *même jeu*. – Et ne revenez plus, homophobe ! Sale homophobe.

CELIO, *se redressant péniblement, passant la langue sur ses lèvres*. – Hm... pas désagréable, tout compte fait... Francesca, attends-moi. (*Il sort à son tour.*)

SCENE 12: LOUIS et HELENA

LOUIS, *rentrant de l'autre côté*. – Curieux, j'avais cru entendre des éclats de voix. Enfin, installons-nous ici. (*Il s'assied.*) Au boulot.

HELENA, *rentrant, vêtue d'un peignoir, en aparté*. – Louis, enfin seul. (*Elle ôte son peignoir, se retrouvant en nuisette. Puis à Louis.*) Coucou, Louis !

LOUIS, *qui lisait, redressant la tête*. – Coucou, Héléna.

HELENA, *venant s'asseoir près de lui*. – Que fais-tu, Louis ?

LOUIS. – Je relis un discours que je devrai prononcer bientôt.

HELENA. – Un discours ?

LOUIS. – Ne me dis pas que tu ignores que je fais de la politique.

HELENA. – Non, bien sûr. (*Se rapprochant.*) Louis, j'ai froid.

LOUIS. – Les soirées sont un peu fraîches. Tu veux que je mette un peu de chauffage ?

HELENA. – Non, c'est moi, j'ai toujours froid.

LOUIS. – Pourtant, tu es habillée légèrement. Va enfiler quelque chose de plus chaud.

HELENA. – Mais c'est parce que je suis Russe que j'ai froid.

LOUIS, *amusé et qui a compris rousse*. – Mais tu n'es pas rousse, que me chantes-tu là ?

HELENA. – Mais je ne suis pas rousse, je suis Russe. Tu te moques de moi parce que j'ai un accent ?

LOUIS. – Mais non, je ne me moque pas, j'ai mal compris simplement.

HELENA. – Pourtant, ce n'était pas une expression.

LOUIS. – Une expression ?

HELENA. – Oui : moi quand je ne comprends pas, c'est qu'on parle avec des expressions.

LOUIS. – Je te rassure, tu te débrouilles très bien en français pour une Russe.

HELENA, *se rapprochant encore*. – Comme je suis Russe, je viens du froid et j'ai besoin que tu me réchauffes, Louis.

LOUIS, *reculant*. – Personnellement, je...je n'ai pas froid.

HELENA, *même jeu*. – Moi, si. Réchauffe-moi, Louis.

LOUIS, *même jeu*. – Mets un bon pull, ça va passer.

SACD

HELENA. – Je n'ai pas envie de mettre un pull. Enlève-moi ma nuisette, Louis.

(Langoureusement.) Louis, je t'en prie.

LOUIS. – Je...je n'ai pas envie que tu attrapes une pneumonie.

HELENA. – J'ai compris, Louis : ce n'est pas le bon endroit, n'est-ce pas ?

LOUIS. – Voilà, c'est ça, ce n'est pas le bon endroit.

HELENA. – Cette nuit, je viendrai dans ta chambre.

LOUIS. – Cette nuit ?

HELENA. – J'ai déjà essayé mais ta porte est toujours fermée à clé. Ouvre-moi cette nuit.

LOUIS. – Non, cette nuit, elle sera fermée à double tour.

HELENA, *se relevant et très en colère.* – Je sais pourquoi tu ne veux pas.

LOUIS. – Tiens donc et pourquoi ?

HELENA, *de plus en plus fâchée.* – Parce que tu es gay ! Je t'ai surpris un jour quand tu chantais avec Célio.

LOUIS, *embarrassé.* – Quand...quand je chantais avec Célio ?

HELENA, *chantant en parodiant la publicité pour le chocolat Léo.* – Louis, Louis ! Louis répond à l'appel de Célio.

LOUIS, *même jeu.* – Mais...c'était...c'était un jeu pour le bal du parti.

HELENA, *même jeu et sortant.* – Pédé !

LOUIS. – Pédé ? Mais qui t'a appris un mot pareil ?

HELENA, *revenant pour reprendre son peignoir et ressortir aussitôt.* – Maguy ! Pédé, sale pédé !

LOUIS, *déconfit.* – Mince alors, si je m'attendais à celle-là.

SCENE 13: LOUIS et LEANDRA

LEANDRA, *rentrant de l'autre côté, vêtue également d'un peignoir et d'abord en aparté.* – Il est seul. Voilà une belle occasion. *(Elle ôte son peignoir, se retrouvant en nuisette. Puis à Louis.)*

Coucou, Louis.

LOUIS, *toujours très perturbé, mécaniquement.* – Cou-cou, Léandra.

LEANDRA, *venant s'asseoir près de lui.* – Tu as l'air troublé...Je crois qu'on dit comme ça en français...Oui, tu as l'air troublé, Louis.

LOUIS, *même jeu.* – Non...non, ça va.

LEANDRA. – Tu es sûr ? C'est moi qui te trouble, Louis ?

LOUIS, *même jeu.* – Non...non, ça va.

LEANDRA. – Si, si, je vois bien que je te trouble Louis et moi aussi, je suis troublée. *(Elle s'est blottie contre lui.)*

LOUIS, *se relevant rapidement.* – Je...j'ai besoin de me dégourdir les jambes.

LEANDRA. – Dégourdir ?

LOUIS. – Remuer, bouger, si tu veux.

LEANDRA, *se relevant.* – Je veux. Je vais aussi me dégourdir. Je vais danser pour toi.

LOUIS. – Non, ça ira, Léandra.

LEANDRA. – Si, regarde, je dansais la samba au Brésil. Je vais le faire pour toi. *(Elle se met à danser.)*

LOUIS. – Non, ça ira, Léandra, ça ira.

LEANDRA, *s'arrêtant.* – Tu n'aimes pas la danse ?

LOUIS. – Si...si mais tu sais : moi le Brésil, à part le foot.

LEANDRA. – Mais je suis devenue Espagnole. Regarde : je vais danser le flamenco alors. *(Elle se met à danser.)*

LOUIS. – Non, ça ira, Léandra, ça ira.

LEANDRA. – Je ne danse pas bien ?

LOUIS. – Si...si, si.

SACD

LEANDRA. – Mais avec ma nuisette, c'est vrai que je n'arrive pas à bien danser. Cette nuit, je l'enlèverai pour toi dans ta chambre.

LOUIS, *en aparté*. – Ça recommence.

LEANDRA. – J'ai déjà essayé de venir mais ta porte est toujours fermée.

LOUIS. – Elle est coincée. (*Puis en aparté.*) Par contre, toi, tu ne l'es pas.

LEANDRA. – Tu m'ouvriras ta porte cette nuit ?

LOUIS, *sèchement*. – Non, surtout pas, elle sera fermée à double tour.

LEANDRA. – Mais...mais pourquoi ?

LOUIS, *même jeu*. – Tu demanderas à ta copine Hélène.

LEANDRA. – Donc, c'est vrai ? Si tu nous évites toujours, c'est parce que tu es gay, c'est ça ?

LOUIS, *même jeu*. – Va demander à ta copine, je te dis. (*Il lui indique la porte. Elle ramasse son peignoir.*)

LEANDRA. – Tu n'es pas gentil, non, tu n'es pas gentil.

LOUIS, *en aparté*. – Je ne sais pas si c'est l'été, la pleine lune ou l'ovulation mais qu'on me débarrasse de ces femelles en chaleur !

SCENE 14: LOUIS et MAGUY

MAGUY, *rentrant de l'autre côté, également vêtue d'un peignoir, en aparté*. – Louis, seul. Voilà l'occasion à ne pas rater. (*Elle ôte son peignoir, se retrouvant en nuisette. Puis à Louis.*) Coucou Louis.

LOUIS, *en aparté*. – Ça continue. Attends, tu vas voir. (*Puis à Maguy.*) Alors, on a un chaud et froid ?

MAGUY. – Un chaud et froid...mais ?

LOUIS. – Oui, est-ce que tu as chaud ou est-ce que tu as froid ?

MAGUY. – Ni l'un, ni l'autre, je me sens bien et je me sens de mieux en mieux avec toi, Louis

LOUIS. – Nous y voilà. Je parie que tu as chaud mais comme tu n'as pas froid aux yeux, ni ailleurs...d'ailleurs, hein biloute ?

MAGUY. – Louis, qu'est-ce qui te prend ?

LOUIS. – ...tu te lancerais bien dans une partie de strip-poker, c'est ça ?

MAGUY. – Non, pas ici. Mais cette nuit, si tu veux, dans ta chambre.

LOUIS. – Ne me dis pas que tu as déjà essayé de venir.

MAGUY. – Mais si, justement.

LOUIS. – Et manque de bol, la porte était fermée, c'est ça, hein biloute ?

MAGUY. – Oui mais...

LOUIS. – Et comment veux-tu que je dorme moi avec tous ces bataillons de femelles somnambules qui déambulent dans les couloirs ?

MAGUY, *interloquée*. – Mais, Louis, je ne suis pas somnambule et je...

LOUIS. – Ne me raconte pas d'histoire à dormir debout, biloute. Et si tu aimes le foot comme au Brésil...

MAGUY. – Oh ! Tu vas m'emmener voir un match, dis ?

LOUIS. – ...imagine le ballon et dégage.

MAGUY. – Mais, Louis, voyons...

LOUIS. – Dégage, j'ai dit. (*Il ramasse son peignoir et le lui lance.*) Allez, ouste ! (*Elle s'enfuit en pleurant.*)

SACD

SCENE 15: LOUIS et FRANCESCA

FRANCESCA, *rentrant de l'autre côté.* – Louis seul, ça me donne des idées. (*Puis à Louis.*)

Coucou, Louis.

LOUIS, *en aparté.* – Il en manquait une, c'est la totale !

FRANCESCA. – Je ne te vois pas assez, Louis. Si on faisait connaissance ? J'ai l'impression de ne pas vraiment te connaître.

LOUIS, *ironiquement.* – Mais ce n'est qu'une impression, Francesca.

FRANCESCA. – Tu sais, Louis, j'ai beaucoup de peine à dormir le soir.

LOUIS, *même jeu.* – Tu entends marcher dans les couloirs, c'est ça ?

FRANCESCA. – J'entends des bruits et je ne suis pas rassurée.

LOUIS, *en aparté.* – Des bataillons de femelles en marche.

FRANCESCA. – Alors, j'ai envie de courir jusqu'ici pour que tu me protèges.

LOUIS *même jeu.* – Mais la nuit, tu n'as pas peur que les portes soient fermées ?

FRANCESCA. – Mais je me dis que tu pourrais laisser la porte de derrière ouverte.

LOUIS *même jeu.* – C'est dans le domaine du possible. (*Puis en aparté.*) Si tu savais : ma porte de derrière est toujours ouverte. (*Pierre rentre et écoute sans être vu.*)

FRANCESCA, *sensuellement.* – Alors, je m'introduirai dans la maison, je gravirai les marches en faisant un peu de bruit pour que tu m'entendes arriver.

LOUIS, *en aparté.* – Ce n'est pas possible, on les a nourries avec des aphrodisiaques aujourd'hui.

FRANCESCA. – Arrivée sur le palier, je le ferai craquer et ce bruit sera comme un appel.

LOUIS, *même jeu.* – L'appel des sens mais j'ai déjà fait le plein et ma super n'est pas compatible avec la tienne. (*Pierre ressort.*)

FRANCESCA. – Et je me retrouverai devant ta porte pour...

LOUIS, *sèchement.* – ...prendre le ticket n°4... au rayon boucherie de l'hypermarché... parce qu'il faut bien dire que trois clientes font déjà la file... non, plutôt la queue...

FRANCESCA. – Le numéro 4 ? Faire la queue ? Mais... Louis ?

LOUIS. – Oui, la queue dans l'espoir de tâter ma belle viande.

FRANCESCA. – Ta belle viande ? Mais Louis ?

LOUIS. – Eh bien, pas de chance, la boucherie est fermée... définitivement fermée.

FRANCESCA. – Fermée ? Mais, Louis, je ne comprends pas.

LOUIS. – Il y a rupture de stock... Non, pardon, rupture de steak... normal, dans une boucherie.

FRANCESCA. – Mais tu... tu deviens fou.

LOUIS. – C'est ça, complètement fou. Je fais une overdose de produits aphrodisiaques et je suis en panne de sens.

FRANCESCA. – En panne de sens ? Mais qu'est-ce que cela veut dire ?

LOUIS. – Que je vais de ce pas à la station-service. Bye ! (*Il sort.*)

FRANCESCA, *se laissant tomber dans le canapé, déboussolée.* – Mais qu'est-ce qui lui prend ?

SCENE 16: FRANCESCA et PIERRE, puis LUCIE

PIERRE, *rentrant de l'autre côté.* – Très belle tentative d'approche, Francesca mais ce n'était pas ce qui était prévu.

FRANCESCA. – En cas d'échec du plan A, il faut bien penser à un plan B.

PIERRE. – Vous êtes sous contrat pour une seule mission, pas éventuellement deux.

FRANCESCA. – N'oubliez pas que je cherche un mari. Et si je ne réussis pas avec Célio ?

PIERRE. – C'est noté noir sur blanc dans le contrat : vous serez dédommée et même assez grassement.

SACD

FRANCESCA. – Mais j’aurai encore perdu quelques mois et à mon âge, ça compte.

PIERRE. – Et puisque votre plan A n’est pas ici pour l’instant, allez le rejoindre.

FRANCESCA. – Mais je dois passer du temps ici pour donner le change aux autres, je vous rappelle les consignes.

PIERRE. – Votre tentative avec Louis vient d’échouer, votre présence n’est plus indispensable ici aujourd’hui.

FRANCESCA, *quittant la pièce*. – Bien. C’est vous le chef, j’obéis.

LUCIE, *rentrant de l’autre côté*. – Trinquons. J’ai des choses importantes à te dire. (*Elle lui tend un des deux verres qu’elle tenait.*)

PIERRE. – Tchîn ! Je t’écoute.

LUCIE. – Je suis la maîtresse de Célio. (*Pierre, qui était en train de boire, recrache sa boisson.*)

PIERRE, *en s’étranglant*. – Qu’est-ce...qu’est-ce que tu dis ?

LUCIE. – J’ai dit que j’étais sa maîtresse devant Fouineur pour qu’il doute pour Célio.

PIERRE. – Tu as bien fait mais tu aurais pu le dire avant, ça m’aurait évité de gaspiller la moitié de mon verre. Enfin... (*Il reboit.*)

LUCIE. – Je suis la maîtresse de Louis. (*Pierre recrache de nouveau sa boisson.*)

PIERRE, *en s’étranglant*. – Quoi ?

LUCIE. – Ça, c’est ce que je dirai la prochaine fois pour couvrir Louis.

PIERRE. – Je...je préfère ça mais c’est malin, je n’ai plus rien à boire maintenant.

LUCIE. – Pauvre chéri, il y a tout ce qu’il faut à la cuisine et j’aurai d’autres choses à te dire.

PIERRE. – Lesquelles ?

LUCIE. – J’ai téléchargé des photos intéressantes sur l’ordinateur à la maison. Elles montrent le fouineur en planque en train de nous photographier.

PIERRE. – Tiens donc, tu m’intéresses.

LUCIE. – Et grâce au téléphone sophistiqué que tu m’avais offert, j’ai pu l’enregistrer à son insu tenant des propos particulièrement homophobes et menaçant Célio.

PIERRE. – Magnifique. Voilà qui pourrait peut-être servir.

LUCIE. – Pas peut-être, sûrement et je vais t’expliquer comment...après un bon verre naturellement.

PIERRE. – Naturellement. (*Ils sortent.*)

NOIR

SCENE 17: MAGUY, HELENA et LEANDRA

(*Maguy, Léandra et Hélène rentrent.*)

MAGUY. – Que fait-on encore ici ?

LEANDRA. – Je ne sais pas.

HELENA. – Moi non plus.

MAGUY. – C’est un homo et un pur, un dur. On n’a aucune chance.

HELENA. – Que va-t-on faire alors ?

LEANDRA. – Si on repartait ?

HELENA. – Mais si on repart, on n’aura plus d’argent.

MAGUY. – Evidemment. Pour l’instant, nous sommes nourries, logées et surtout payées.

LEANDRA. – Et si on repart, on met fin au contrat, terminé l’argent.

HELENA. – Et moi, j’aime bien m’acheter des vêtements avec l’argent de monsieur Pierre.

LEANDRA. – Et moi des beaux petits bijoux sur le marché.

MAGUY. – Moi, j’épargne. Si je ne trouve pas de mari ici, je retourne dans le Nord et j’ouvre un commerce.

HELENA. – Quel commerce ?

SACD

MAGUY. – Une baraque à frites, les biloutes.

LEANDRA. – Encore ta baraque à frites !

HELENA. – Encore tes biloutes !

LEANDRA/HELENA, *en chœur*. – Il y avait longtemps.

MAGUY. – J'en rêve. J'suis une vraie ch'ti. (*Elle annonce bien fort.*) Bienvenue chez les Ch'tis !

LEANDRA. – Encore les Ch'tis !

HELENA. – Encore le film !

LEANDRA/HELENA, *en chœur*. – Il y avait longtemps.

LEANDRA. – Au moins un jour.

HELENA. – Oui, au moins un donc...

LEANDRA/HELENA, *en chœur*. – ...il y avait longtemps.

MAGUY. – Vous vous moquez, là ! Vous recommencez à me gonfler. Je vois rouge.

LEANDRA. – Tu vois rouge ?

HELENA. – Encore une expression.

LEANDRA/HELENA, *en chœur*. – Il y avait longtemps.

MAGUY. – Vous me cherchez, je le sens : vous me cherchez.

LEANDRA. – Mais non, on ne te cherche pas, tu es là.

HELENA. – Maguy, Maguy, où es-tu ?

MAGUY. – Je suis là et vous le savez, vous dites encore ça pour me provoquer.

LEANDRA. – Mais non, c'est parce qu'on ne comprend pas très bien.

HELENA. – Et souvent même pas du tout.

MAGUY, *ironique*. – Ne pas comprendre mes expressions, il y avait longtemps.

LEANDRA. – Cette fois, c'est toi qui te moques.

HELENA. – Tu n'es vraiment pas très gentille, Maguy.

MAGUY. – Je vais prendre l'air au jardin, j'en ai gros sur la patate. (*Elle sort.*)

LEANDRA. – Mais il n'y a pas de patates, Maguy. (*Même jeu.*)

HELENA. – Il n'y a que de l'herbe, de la pelouse. (*Même jeu.*)

SCENE 18: LOUIS, PIERRE et LUCIE, puis CELIO

LOUIS, *rentrant de l'autre côté*. – Ici, nous serons mieux. Si Célio arrivait et me trouvait avec un homme dans ma chambre...

PIERRE, *le suivant*. – Il s'agit simplement de parler.

LOUIS. – Non, il va s'imaginer des choses.

PIERRE. – Sur lesquelles je préfère ne pas m'étendre. Revenons à votre discours. Je vous écoute.

LOUIS. – C'est demain que je dois prendre la parole.

PIERRE. – Longtemps ?

LOUIS. – Cinq petites minutes seulement, comme tous les candidats qui ambitionnent de figurer sur la liste du parti.

PIERRE. – Célio également ?

LOUIS. – En principe, non. En tout cas, j'ai tout fait pour le dissuader.

PIERRE. – Pourquoi ?

LOUIS. – Je le sens de plus en plus aimé par les militants. Et comme ce sont eux qui vont retenir les candidats et surtout établir un classement pour les prochaines élections.

PIERRE. – Vous ne voudriez pas qu'il vous fasse de l'ombre, c'est ça ?

LOUIS. – Son style plaît de plus en plus sans parler de son look. Tiens, il porte un nœud papillon par exemple, ça lui donne un genre qui accroche.

PIERRE. – Et vous avez peur que la politique vous sépare après vous avoir rapprochés.

SACD

LOUIS. – Impossible d’avoir deux numéros un, il faut trancher.

PIERRE. – En tant que conseiller municipal, vous avez déjà le pied à l’étrier.

LOUIS. – Je ne suis sûr de rien. De jeunes loups ont les dents longues. Puisque nous avons raté la mairie la dernière fois, certains veulent tout changer.

PIERRE. – Allons, allons, vous portez un nom connu.

LOUIS. – Le nom du perdant. On ne me fera pas de cadeau.

PIERRE. – S’appeler Laverdure dans cette ville, c’est un garant de réussite. Un habitant actif sur trois travaille dans l’usine de votre père. Lisez-moi ce que vous avez préparé.

LOUIS, *sortant un document de sa poche et le lisant.* – Fils d’Ernest Laverdure...

PIERRE. – Non, affirmez-vous : votre père n’est plus là.

LOUIS. – Vous venez de dire que c’était important dans cette ville.

PIERRE. – Tout le monde sait que vous êtes son fils. Affirmez-vous.

LOUIS, *même jeu.* – Laverdure, comme le chevalier du ciel et avec moi, vous allez décoller...

PIERRE. – Je ne sais pas si le terme est bien choisi. Faites des slogans pour que les gens puissent les retenir.

LOUIS. – Avec Laverdure, décollez vers un ciel azur. (*Lisant.*) Je suis un homme du peuple...

PIERRE. – Non ! vous êtes cadre supérieur, vous avez eu une jeunesse dorée. Soyez honnête.

LOUIS. – Mais c’est de la politique !

PIERRE. – Soyez honnête quand même.

LOUIS, *corrigeant.* – Je sais ce que c’est que travailler.

PIERRE. – Non ! Vous ne savez pas ce que c’est que travailler.

LOUIS. – Comment ça je ne sais pas ce que c’est ?

PIERRE. – Vous travaillez, mais si peu, dans un bureau. Vous allez vous adresser à un public majoritairement composé d’ouvriers.

LOUIS, *même jeu.* – Ayons le sens des valeurs : je m’appelle Louis, plongeons ensemble nos mains dans le cambouis.

PIERRE, *énervé.* – Non, ne parlez plus du travail : vous n’avez pas l’image d’un travailleur. Parlez des jeunes.

LOUIS. – J’y arrivais justement. (*Lisant.*) Je vous promets des allocations, des aides financières.

PIERRE. – Mais vous ne serez pas ministre. Où irez-vous chercher l’argent ?

LOUIS. – Je verrai. Le premier stade, c’est celui des promesses.

PIERRE. – Vous avez vraiment tout compris à la politique, vous !

LUCIE, *rentrant.* – Monsieur Louis, vous avez laissé traîner votre canette et il y a encore du coca dedans. Allez, terminez-là et puis direction la poubelle. (*Elle la lui tend.*)

PIERRE, *à Lucie.* – Lucie, s’il te plaît, nous travaillons.

LUCIE. – Tu veux boire quelque chose ?

PIERRE. – Non, merci, je te répète que nous travaillons.

LUCIE. – Ne t’en fais pas, je repars ranger les courses. Tiens, en les faisant en ville, j’ai croisé Célio et Francesca... main dans la main. (*Louis, qui était en train de boire, recrache sa boisson.*)

LUCIE. – Un souci, Louis ?

LOUIS. – Non...non.

LUCIE. – Alors, donnez-moi votre canette. (*Il la lui tend.*) Direction poubelle. (*Elle repart.*)

PIERRE. – La suite, Louis.

LOUIS, *reprenant sa lecture.* – Aidons les jeunes à prendre leur envol. Votez Laverdure pour qu’ils ne soient plus des Tanguy. Je veux servir ma ville. Je suis né ici et je mourrai ici.

PIERRE. – Vous avez pourtant drôlement la bougeotte : les voyages, les vacances dans les grands hôtels...

SACD

LOUIS, *irrité*. – Est-ce que je peux en placer une ?

PIERRE. – Désolé mais si je suis au courant, vos futurs électeurs le sont également. Mais soit, poursuivez.

LOUIS. – Soyons fiers de notre terroir, de nos façons de manger et de boire.

PIERRE. – Vous briguez la présidence de l'office de tourisme ?

LOUIS. – Mais vous critiquez tout le temps !

PIERRE. – A part l'usine de votre père, que voulez-vous visiter ? Changeons de sujet.

LOUIS. – Soyons fiers de nos différences : elles sont notre chance.

PIERRE. – Les différences : encore une fois, si certains sont au courant...

LOUIS. – De quoi ?

PIERRE. – De votre différence.

LOUIS, *s'énervant*. – Mais rien n'est jamais bon pour vous !

PIERRE. – Evitez les sujets sensibles : n'offrez pas à vos adversaires les armes pour vous battre.

LOUIS. – J'ai l'impression que vous trouvez tous les sujets sensibles.

PIERRE. – Mais non ! Je veux simplement du concret, de l'authenticité.

LOUIS. – Vous n'y connaissez rien en politique pour un coach !

PIERRE. – Je suis d'abord psy et là pour vous encadrer, vous recadrer au besoin pour mettre le cap sur l'hétérosexualité.

LOUIS. – Ça, ce n'est pas gagné. (*Il sort. Célio rentre d'un autre côté.*)

PIERRE. – Bonjour Célio.

CELIO. – Bonjour Pierre. Louis n'est pas là ?

PIERRE. – Non, il réfléchit à la réunion de demain. Ce sera un jour important avec la constitution de la liste. J'espère que notre travail portera ses fruits.

CELIO. – Pierre, j'ai peur de faire de l'ombre à Louis.

PIERRE. – N'oubliez pas notre contrat : l'aide financière promise.

CELIO. – C'est compliqué : nous nous sommes, Louis et moi, rencontrés grâce à la politique. Je me suis beaucoup investi et je me sens apprécié mais...

PIERRE. – Vous avez peur que la politique vous sépare après vous avoir rapprochés ?

CELIO. – Exactement. Je le sens un peu jaloux de mes succès politiques.

PIERRE. – Ce n'est qu'une impression. Je parie qu'il vous a dissuadé de vous représenter.

CELIO. – C'est vrai qu'il n'est pas très chaud.

PIERRE. – Pour que vous vous affirmiez, pour que vous passiez outre. C'est une stratégie.

CELIO. – Une stratégie ?

PIERRE. – Oui, foncez : c'est ce qu'il espère. Et puis, je vous rappelle encore une fois notre contrat.

CELIO. – Je...je vais réfléchir.

PIERRE. – C'est ça : réfléchissez mais surtout laissez-vous tenter. (*Il sort.*)

NOIR

SCENE 19: LUCIE et LE JOURNALISTE, puis CELIO et FRANCESCA

LUCIE, *rentrant*. – Je vous écoute.

JOURNALISTE, *la suivant*. – Je vous prie de m'excuser pour ma conduite lors de ma dernière visite.

LUCIE. – N'en parlons plus. Asseyez-vous. (*Elle regarde le téléphone qu'elle tenait en main.*)

Décidément, je me sers toujours de mon téléphone quand vous arrivez. (*Elle le regarde à nouveau.*) Oui, il est prêt.

JOURNALISTE. – Prêt ?

SACD

LUCIE. – Mon... mon message est prêt mais je l'enverrai plus tard. Attendez, je le dépose.
(Elle dépose le téléphone sur la table du salon dans lequel ils s'assoient tous les deux.)

JOURNALISTE. – J'ai vraiment été trop loin la dernière fois. Je vous prie d'accepter une nouvelle fois mes excuses.

LUCIE. – Ce n'était pas bien grave et puis je vous comprends... parce que moi non plus, je ne les aime pas.

JOURNALISTE. – Ah bon !

LUCIE. – C'est quand même contre nature, n'est-ce pas ?

JOURNALISTE. – Tout à fait. Je suis pour la formule « Un homme, une femme ».

LUCIE. – Enfin, vous êtes quand même contre le sexe opposé dans certaines circonstances ?

JOURNALISTE. – Contre ?

LUCIE. – Oui... tout contre.

JOURNALISTE, *souriant*. – Oui, tout contre... C'est pour ça que les homos sont répugnants.

LUCIE. – Répugnants, c'est le terme... bien qu'il soit sans doute encore trop doux.

JOURNALISTE. – Bien trop doux : il faudrait les éliminer, les éradiquer de la surface du globe.

LUCIE. – C'est à ça que vous voulez en arriver dans votre association ?

JOURNALISTE. – Nous allons d'abord y aller progressivement pour amadouer les gens, devenir un mouvement national et puis durcir nos positions.

LUCIE. – Etre journaliste, je suppose que c'est un atout ?

JOURNALISTE. – Evidemment.

LUCIE. – Je parie qu'on peut influencer les gens, les manipuler... surtout que c'est pour une bonne cause.

JOURNALISTE, *ricanant*. – Pour manipuler, je manipule, je truque.

LUCIE. – Tant que c'est pour la bonne cause.

JOURNALISTE. – C'est pour la bonne cause puisque c'est pour écraser ces sales pédés.

LUCIE. – Donc vous ne respectez pas les devoirs de neutralité, d'objectivité d'un journaliste mais tant que c'est pour la bonne cause.

JOURNALISTE. – Tous ces devoirs, je m'assieds dessus pour mieux réduire à néant ces homos.

LUCIE. – Comment pourrait-on les définir ? Vous devez posséder du vocabulaire en tant que journaliste.

JOURNALISTE. – Comme des sous-hommes ou sous-femmes puisque les gouines sont à mettre dans le même sac.

LUCIE. – Et des hommes ou femmes politiques de ce bord-là ?

JOURNALISTE. – Quelque soit l'échelon, ils ne méritent pas d'occuper le pouvoir.

LUCIE. – Et c'est pour ça que vous pourchassez Louis Laverdure alors qu'il n'y a aucune preuve que...

JOURNALISTE. – Pas **encore** de preuve mais j'ai du flair. Lui et son copain, je les briserai en même temps que leurs ambitions.

LUCIE. – L'ambition de devenir maire... et vous avez donc l'occasion d'interviewer le vainqueur et un des perdants d'hier.

JOURNALISTE. – Le perdant n'a pas encore tout perdu. Ce ne sont pas encore les élections.

LUCIE. – Non mais être choisi tête de liste par les militants, c'est déjà une victoire.

(Célio rentre avec Francesca. Il porte un nœud papillon. En apercevant le journaliste, il prend la main de Francesca.)

CELIO. – Bonjour monsieur Fouineur.

FRANCESCA. – Vous êtes encore là, monsieur l'homophobe ?

JOURNALISTE. – Et vous, madame la couverture.

LUCIE. – Bien, moi j'en ai assez entendu, je peux couper. (Elle a touché son téléphone.)

SACD

JOURNALISTE. – Couper ?

LUCIE. – Couper...mon téléphone sinon je suis tentée de m'en servir, je suis accro.

CELIO. – Je sais ce que c'est : je le suis devenu à Francesca. (*Il l'embrasse.*)

JOURNALISTE. – La couverture, encore une fois. Je vous aurai, foi de Fouineur.

LUCIE. – J'ai peut-être coupé trop tôt (*Le journaliste la regarde.*) ...mon téléphone...J'ai oublié d'envoyer le message.

FRANCESCA, à Célio. – Moi, j'ai reçu cinq sur cinq ton message mon Célio, mon amour.

JOURNALISTE. – Comédie...comédie.

FRANCESCA, à Célio. – Et je t'interdis, mon Célio, d'accorder la moindre interview à cet individu.

CELIO. – Oui, ma chérie.

JOURNALISTE. – Vous ne l'emporterez pas au paradis. Je le ferai mon article. (*Il sort.*)

LUCIE. – C'est ça : comme vous avez l'habitude de manipuler, de truquer, ça ne vous posera pas de problème.

CELIO. – Louis n'est pas là ?

LUCIE. – Il ne doit pas être très loin.

FRANCESCA, à Célio. – Rentrons. Laissons les choses se tasser, tu le verras plus tard.

CELIO. – Mais je n'ai pas encore pu lui parler depuis le vote.

FRANCESCA. – Ça vaut mieux. Rentrons, je te dis.

CELIO. – Bien. Allons-y alors. (*Ils sortent. Pierre rentre de l'autre côté.*)

SCENE 20: LUCIE et PIERRE, puis LOUIS.

LUCIE. – Tu viens de rater de peu Célio, Francesca et Fouineur.

PIERRE. – Fouineur ? Il a osé se représenter ici ?

LUCIE. – Je l'avais invité. Je me suis dit qu'un second enregistrement ne serait pas superflu.

PIERRE. – Mais tu es vraiment douée.

LUCIE. – Simplement outrée par le personnage. Si je n'avais pas remarqué son manège autour de la maison, je n'aurais jamais quitté mon simple rôle de gouvernante.

PIERRE. – Et la teneur de l'enregistrement ?

LUCIE. – Au-delà de mes espérances. En le mettant en confiance, en faisant semblant de rentrer dans son jeu...

PIERRE. – Il s'est encore plus dévoilé, c'est ça ?

LUCIE. – Tu n'auras qu'à écouter, ce type est vraiment abject. Et de ton côté, avec le détective ?

PIERRE. – Là aussi, tu as eu du flair. En fouinant dans sa vie privée, on a trouvé des choses plus qu'intéressantes...et surtout pas très propres.

LUCIE. – Alors qu'il veut laver plus blanc que blanc.

PIERRE. – Nous allons pouvoir passer à la vitesse supérieure.

LOUIS, *rentrant visiblement de mauvaise humeur.* – Ah, vous êtes là vous deux ?

PIERRE. – Oui et je suis impatient d'entendre votre compte-rendu des événements d'hier.

LUCIE. – Quant à moi, je vous laisse entre hommes, le devoir m'appelle. (*Elle sort.*)

PIERRE. – J'ai évidemment appris les résultats du vote. Que s'est-il passé ?

LOUIS, *furieux.* – Si vous l'aviez vu, Pierre, il avait soigné son look, le salaud.

PIERRE, *en aparté.* – Mais je l'ai vu, si tu savais, pauvre Louis.

LOUIS, *même jeu.* – A croire qu'il avait bénéficié d'un conseiller,...

PIERRE, *même jeu.* – Mais il en a eu un.

LOUIS, *même jeu.* – ...d'un coach pour le relooker avec son complet à la mode.

PIERRE, *même jeu.* – Eh oui, Lucie a bien rempli son rôle.

SACD

LOUIS, *même jeu*. – ...et qu'on lui avait écrit son discours, parce que je le sais, il est incapable de parler comme ça, le salaud.

PIERRE. – Mais qui peut lui avoir écrit son discours ? Francesca ?

LOUIS, *même jeu*. – Parlons-en de Francesca. Ils sont arrivés main dans la main. Ils se sont embrassés plusieurs fois.

PIERRE. – Alors que tout le monde pouvait les voir ?

LOUIS. – Pire : tous les militants les regardaient et semblaient heureux de les voir ainsi.

PIERRE, *faussement indigné*. – Mais où va-t-on ? Dans quel monde vivons-nous ?

LOUIS. – Il les a envoûtés avec son nœud papillon. S'il avait eu une cravate, je l'aurais pendu avec.

PIERRE. – Allons, allons, les jeux ne sont pas encore faits.

LOUIS. – Mais il est tête de liste et tous les militants sont avec lui.

PIERRE. – Mais vous pouvez encore tirer votre épingle du jeu.

LOUIS. – Je suis quinzième sur dix-sept candidats : que voulez-vous que je fasse ?

PIERRE. – Vous battre.

LOUIS. – Se bat-on contre le général de Gaulle ? Non !

PIERRE. – Le général de Gaulle ?

LOUIS. – Il les a envoûtés, je vous dis. A la fin de son discours, il les a regardés en ouvrant grand les bras et en leur disant : « Je vous ai compris. »

PIERRE, *de nouveau faussement indigné*. – Non ? Mais qui a pu lui conseiller un truc pareil ?

LOUIS. – Il a gagné la guerre et moi, je l'ai perdue, Pierre.

PIERRE. – Battez-vous.

LOUIS. – Je ne suis qu'un perdant, un looser. Mon père va me couper les vivres et il aura bien raison. (*Il sort. Le téléphone de Louis sonne, il répond.*)

LOUIS. – Oui, monsieur Laverdure, ça a marché au-delà de nos espérances, il est bien tête de liste... A partir du moment où on n'arrivait pas à changer Louis, mon plan B a fonctionné à la perfection (*Il s'arrête surpris.*) ... Votre plan B ? ... Oui, je m'en rappelle à présent, c'était votre idée, parfaitement, c'était votre idée... Je raccroche à présent parce que Louis n'est pas loin. (*Il coupe la communication, se met au garde-à-vous.*) C'était votre idée, monsieur Laverdure, je m'en rappelle à présent, c'était votre idée.

NOIR

SCENE 21: FRANCESCA, LUCIE et PIERRE

FRANCESCA, *rentrant suivie de Lucie*. – Je suis si heureuse, Lucie.

LUCIE. – Un beau mariage une semaine après les élections qui ont vu la victoire de Célio, que demander de plus ?

FRANCESCA. – Eh bien, je crois qu'un bébé s'annonce.

LUCIE, *la prenant dans ses bras*. – Non ? C'est merveilleux Francesca, merveilleux.

FRANCESCA. – Et j'applaudis aussi des deux mains la déchéance de ce Fouineur : ce licenciement lui apprendra à vivre.

LUCIE. – Je ne suis peut-être pas très fière des moyens utilisés mais qui sème le vent...

FRANCESCA. – ...récolte la tempête. Quand j'ai lu la transcription exacte des paroles prononcées par ce type, j'ai su que vous étiez derrière tout cela.

LUCIE. – Quant aux faits privés dénoncés, il n'avait qu'à être irréprochable avant d'attaquer les autres.

FRANCESCA. – Son propre patron a pris la bonne décision : le licenciement. Il faut dire que ça a fait un beau scandale.

SACD

LUCIE. – Heureusement aussi que la presse ne se limitait pas à un seul journal dans notre ville.

FRANCESCA. – Vous aviez vos entrées dans l'autre ?

LUCIE. – Je connais bien le rédacteur en chef de « L'Echo de notre région ». Comme il n'aimait pas Fouineur, il ne s'est pas gêné pour dénoncer ce triste personnage.

FRANCESCA. – A propos, vous avez le journal d'aujourd'hui ?

LUCIE. – Il est à la cuisine.

FRANCESCA. – Il paraît que les résultats du sondage sont éloquentes.

LUCIE. – Pour le moins. Venez. *(Elles se dirigent vers la porte. Pierre rentre, tenant un verre à la main.)*

PIERRE. – Bonjour Francesca.

FRANCESCA. – Bonjour Pierre.

LUCIE. – Tu as raison : tu as bien mérité de prendre un verre à l'aise.

PIERRE, *se dirigeant vers le canapé.* – Et je vais le savourer, je ne suis pas mécontent de la tournure des événements.

FRANCESCA. – Je vais lire le journal, Pierre. Mais moi aussi, j'ai une nouvelle à vous annoncer.

LUCIE. – Et une bonne. Ecoute bien.

FRANCESCA. – J'attends un bébé.

PIERRE. – Non ? Magnifique, Francesca, toutes mes félicitations. *(Il va l'embrasser.)*

FRANCESCA. – Merci, Pierre.

PIERRE. – Une raison de plus de trinquer.

LUCIE. – Nous te laissons savourer ton verre.

FRANCESCA. – « L'Echo de notre région » nous attend.

PIERRE. – Pour le savourer, je vais le savourer. *(Au moment où il le porte à ses lèvres, Léandra, Hélène et Maguy font leur entrée.)*

SCENE 22 : PIERRE, MAGUY, LEANDRA et HELENA

HELENA. – Coucou, Pierre.

LEANDRA. – Bonjour, Pierre.

MAGUY. – Salut, biloute.

PIERRE. – Non, Maguy, non, pas biloute. *(Il repose son verre.)*

HELENA. – Laissez-la, Pierre, ce n'est pas grave.

LEANDRA. – Nos bagages sont prêts.

MAGUY. – Nous venons donc faire nos adieux.

HELENA. – Je commence mais ne soyez pas surpris, Pierre, c'est un baiser à la Russe.

PIERRE. – Mais, voyons Hélène. Ma femme est dans la cuisine et si elle rentrait...

LEANDRA. – Je m'en occupe. *(Elle va se placer devant la porte et sort son téléphone. Hélène se débarrasse de son manteau, se retrouvant en nuisette, embrasse Pierre en le renversant dans le canapé. Léandra prend une photo avec son téléphone.)*

MAGUY. – A mon tour, maintenant.

PIERRE. – Mais ?

MAGUY. – C'est mon baiser d'adieu.

LEANDRA. – Et je veille au grain. *(Souriant.)* Oui, je sais, c'est une expression.

(Même jeu avec le manteau, Maguy se retrouve en nuisette, embrasse Pierre. Léandra fait également une photo à l'insu de Pierre.)

HELENA. – A Toi, Léandra. Je m'occupe de bloquer la porte.

PIERRE. – Trois...mais...

LEANDRA. – J'y ai droit moi aussi.

SACD

(Léandra ôte à son tour son manteau, se retrouve en nuisette, vient embrasser Pierre. Héléna prend à son tour une photo.)

PIERRE. – Ouf ! Lucie n'a rien vu. Et maintenant mon verre. (Il le prend en mains.)

HELENA. – Allez-y, Pierre, un, deux, trois... (Il commence à boire.)

HELENA/LEANDRA/MAGUY, *en chœur*. – Nous sommes tes maîtresses. (Il recrache sa boisson.)

PIERRE. – Qu'est-ce que vous dites ?

LEANDRA. – C'est ce que nous allons dire à ta femme...

MAGUY. – Photos de tes baisers à l'appui... (Léandra et Héléna montrent leurs portables.)

HELENA. – Si nous n'avons pas une petite maison pour y habiter.

LEANDRA. – C'est toi qui paieras le loyer.

MAGUY. – La région nous plaît beaucoup.

HELENA. – Le temps de trouver un mari et un vrai, pas un homosexuel.

PIERRE. – Mais vous êtes folles ! Vous n'y pensez pas !

LEANDRA. – Sinon, on montre les photos à ta femme.

MAGUY. – A Louis et à son papa. On a son adresse mail.

HELENA. – Et à tous les journalistes de la ville.

PIERRE, *effondré*. – Mais vous voulez ma mort.

LEANDRA. – Non, seulement un peu de ton argent.

MAGUY. – Tu gagnes très bien ta vie, Pierre.

HELENA. – Et puis, on ne restera pas longtemps, on va vite trouver un mari.

LEANDRA. – On te laisse réfléchir mais tu as une heure, pas plus.

MAGUY. – Héléna viendra discrètement chercher ta réponse dans soixante minutes mais tu n'as pas vraiment le choix.

HELENA. – Et je serai à l'heure... pas comme lors de ma première sortie en voiture, tu te rappelles ?

PIERRE, *même jeu*. – Non...je...ne me rappelle pas.

HELENA. – Tu m'avais dit qu'au retour, après être rentrée dans la ville, je devais tourner à gauche au premier feu rouge.

LEANDRA. – Moi non plus, je ne me rappelle plus. Que s'est-il passé ?

HELENA. – Comme le feu était vert, j'ai continué sans tourner.

MAGUY. – Et tu as continué longtemps comme ça ?

HELENA. – J'ai fait quatre feux avant d'en trouver un rouge et je me suis perdue.

LEANDRA. – Attention les filles: un, deux, trois...

HELENA/LEANDRA/MAGUY, *en chœur*. – Au revoir, mon chéri. (Elles sortent après avoir remis leurs manteaux.)

PIERRE. – Un verre, j'ai besoin d'un verre. (Il se dirige vers la porte de la cuisine.)

SCENE 23: LOUIS, CELIO, puis PIERRE

LOUIS, *sortant de la cuisine*. – Non, ne dites rien. Deux femmes qui me considèrent comme une vedette, ça suffit. (Pierre sort silencieusement.)

CELIO, *rentrant de l'autre côté, porteur d'un nœud papillon*. – Francesca n'est pas là ?

LOUIS. – Si : à la cuisine.

CELIO. – Tu as appris la nouvelle ? Je vais être papa.

LOUIS. – Ce qui ne risque pas de m'arriver.

CELIO. – Tu es un pur, Louis. J'ai été ému en lisant ta lettre ouverte dans le journal : « Oui, je suis un homosexuel »

LOUIS. – Question d'honnêteté. Après l'affaire Fouineur, les gens s'interrogeaient légitimement. J'ai assumé.

CELIO. – De belle façon et j'ai apprécié que tu ne me cites à aucun moment.

SACD

LOUIS, *amer.* – Normal, simplement normal.

CELIO. – Tu as lu les résultats du sondage ?

LOUIS. – Comme tout le monde.

CELIO. – Après avoir lu ta confession, 82% des habitants auraient voté pour toi ou seraient prêts à le faire dans l'avenir, ça ne te donne pas l'envie de revenir ?

LOUIS. – Quand les militants t'ont choisi comme tête de liste, j'ai préféré finalement ne pas me présenter du tout. Si je reviens en politique, ce ne sera plus dans le même parti.

CELIO. – Tu vas me trahir ?

LOUIS. – Ne serait-ce pas toi qui l'as fait ?

CELIO, *embarrassé.* – Parlons d'autre chose...

LOUIS. – Il faut dépoussiérer la politique, Célio. J'en ferai autrement.

CELIO. – C'est-à-dire ?

LOUIS. – En créant un nouveau parti.

CELIO. – Comment vas-tu l'appeler ?

LOUIS. – Comme la politique traditionnelle est trop sérieuse, je l'appellerai peut-être « Le parti d'en rire », va savoir...

CELIO. – Je vais rejoindre Francesca. (*Il est sur le point de sortir.*)

LOUIS. – Attends, chantons une dernière fois comme dans la pub, en souvenir de notre complicité. (*Chantant en parodiant la publicité pour le chocolat Léo.*) Célio, Célio !

CELIO. – Mais enfin, tu n'y penses pas : si on nous surprenait.

LOUIS. – Tu as vraiment tout compris à la politique et à l'importance de l'image, toi. (*Même jeu.*) Et tu ne réponds pas à l'appel de Louis ! (*Célio sort silencieusement.*) Alors que tu voulais qu'on s'affiche... puis la seule affiche dont tu as voulu entendre parler, c'est la tienne sur les murs pendant la campagne électorale.

(*Pierre rentre, tenant un journal à la main.*)

PIERRE. – Je viens de relire l'article complet à votre père ainsi que les résultats du sondage. Il va rappeler d'ici quelques minutes parce qu'il avait quelqu'un sur une autre ligne.

LOUIS. – La ligne commerciale, la ligne de ses affaires, plus importante que la nôtre.

PIERRE – J'adore la fin de votre lettre ouverte (*Lisant le journal.*) Chassons l'hypocrisie de nos vies, réapprenons l'authenticité. Qui peut prétendre posséder la vérité ? Homosexuels ou hétérosexuels, avançons dans l'existence en respectant l'autre, en agissant avec sincérité, en écoutant notre cœur. Comme l'a chanté Daniel Balavoine, « Toi qui as brisé la glace sait que rien ne remplace la vérité et qu'il n'y a que deux races : ou les faux ou les vrais ». (*Puis à Louis.*) Permettez-moi de vous dire, cher Louis, que vous êtes un vrai. (*Son téléphone sonne. Il décroche.*) Oui, monsieur Laverdure. Vous serez de retour le week-end prochain ?...Je vous passe Louis, oui. (*Il lui tend le téléphone.*)

LOUIS, *répondant au téléphone.* – Bonjour père... Plus d'un an sans nouvelles directes, c'était long... C'était dans mon intérêt ?... Des félicitations ? Mais c'est bien la première fois que j'en reçois... Je suis enfin devenu un homme ? Sans doute, oui... Vous avez mal agi avec moi ? Mon Dieu, père, vous avez sûrement fait de votre mieux... Oui, nous parlerons de tout ça en tête à tête... Je... vous repasse Pierre... Merci... papa. (*Il rend le téléphone à Pierre et visiblement ému, quitte la pièce.*)

PIERRE, *au téléphone.* – Vous pouvez parler sans crainte, il est sorti... Oui, la façon dont nous avons réduit au silence Fouineur a été un vrai tournant et là, quand Lucie a eu l'idée de l'enregistrer à son insu (*Il s'arrête surpris.*) ...oui, je m'en rappelle à présent, c'était votre idée, parfaitement, c'était votre idée, monsieur Laverdure... Excusez-moi, je dois couper parce que Louis n'est pas loin. (*Il coupe la communication, se met au garde-à-vous.*) C'était votre idée, parfaitement, monsieur Laverdure, je m'en rappelle à présent, c'était votre idée.

RIDEAU